MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

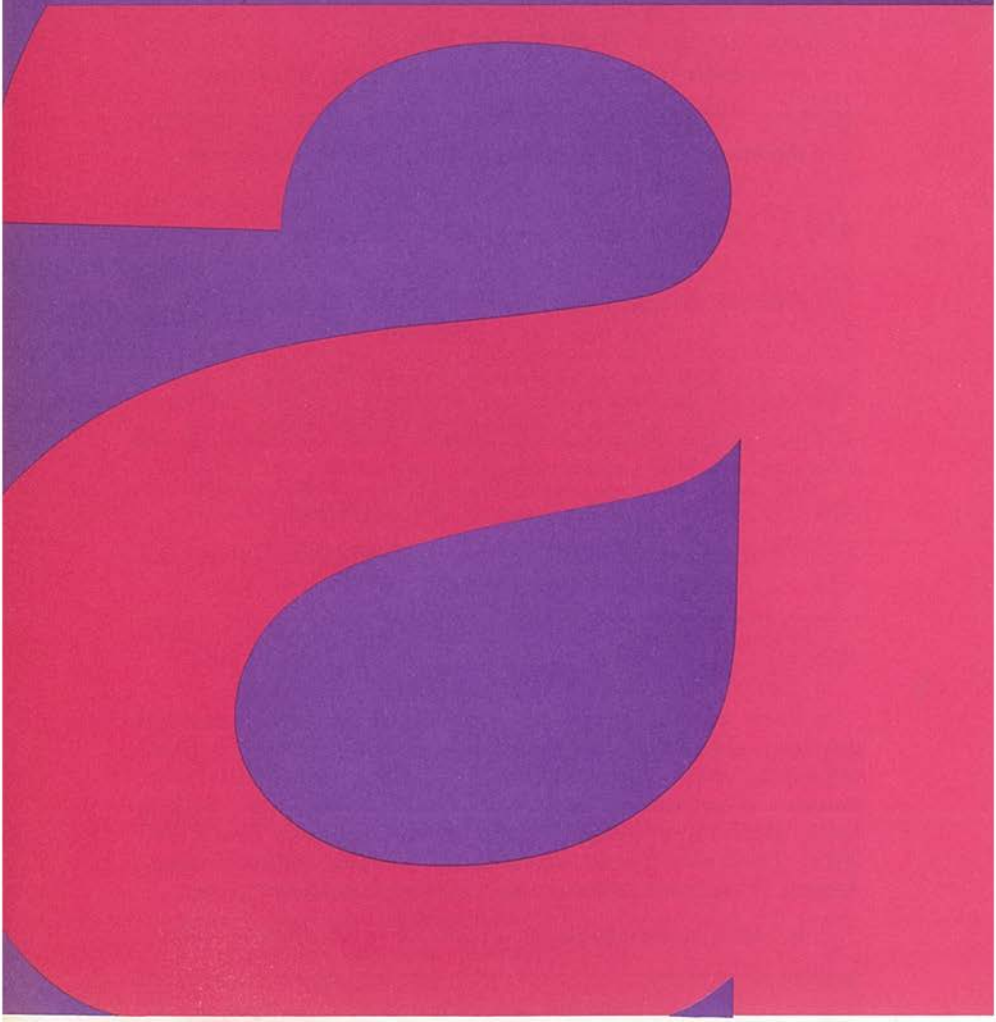
Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Juin 1979
26e année

306

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	80 F	40 F
Etranger	100 F	50 F

Abonnement de soutien : 1 an : 100 F — Etranger : 120 F

Abonnement d'Honneur à partir de **150 F**

Le numéro : **8 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1979 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1979. N° 438 — Imprimé en France
Commission paritaire N° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
VINGT-SIXIÈME ANNÉE JUIN 1979

SOMMAIRE

Les deux méchants minets, par JÉROME BERNAY et J.-C. VILBERT 445

Le tombeau de Jouhandeau, par ANDRÉ du DOGNON 450

Ernest, l'ami du roi, par ALAIN DANIELOU 452

Lulhim de Thugga, par DANIEL SIMONET 454

Contre le mysogisme désuet, par FLORÉAL DURAN 465

De l'indignation ! par BORIS DELAVIGNE 478

Aux homosexuels... et aux autres, par ANDRÉ DELACOUR 469

Le ghetto homosexuel, île gaie ou asile triste ? *(suite et fin)*, par GEORGES-JULIEN OHM 470

Abdelazer ou la vengeance du maure, par CLAUDE ARMEL 479

CINÉMA :

Pot-pourri ou chronique de divers films 487

LIVRES :

Le bois de la nuit, de Djuna BARNES 488
Portrait de Julien devant la fenêtre, d'Yves NAVARRE 589
Athar Loupis, de Lothar SEZNEC 490
Pithécanthrope, d'Adrien RRYXAND 491
Tricks, de Renaud CAMUS 493
Les cinq girouettes, de J.-L. BORY 495

NOTRE CONGRÈS

Notre livraison du 15 juillet donnera un rapide compte rendu de ces quatre journées exceptionnelles vécues dans un climat de fraternité intense. Plus de mille deux cents congressistes ont finalement participé à ces trois journées de travaux et de réflexion.

Et plus de cinq cent trente convives ont applaudi un discours exceptionnel de M. le Sénateur Caillavet qui fera date dans l'histoire de l'homophilie française.

Arcadie rassemblera en un volume tous les ACTES de ce Congrès international qui dans les salles du Palais des Congrès a connu un vif succès.

Des motions et résolutions ont été rédigées ; maintenant, tous encore au travail pour leur mise en pratique...

Arcadie remercie MM. les Professeurs, MM. les Participants et Mesdames les Participantes des deux Carrefours comme tous les congressistes qui ont tous concouru à cet éclatant succès.

PRIX DU MEILLEUR ROMAN HOMOPHILE

(paru entre le 15 avril 1978 et le 15 avril 1979)

Le jury au premier tour par CINQ voix sur sept a décerné ce prix à

FRÉDÉRIC REY

pour son roman

LA VIE TÉMÉRAIRE

paru chez Flammarion

(**48** F — Port compris : **53** F)

LES DEUX MÉCHANTS MINETS, UN CONTE INÉDIT DE LA FONTAINE ?

Mon vieil ami Gontran Tonert-Duvy, professeur-adjoint de sixième classe au Lycée mixte de Saint-Bertrand-de-Comminges, m'a envoyé ce texte qu'il m'assure avoir trouvé dans de vieilles liasses, à la bibliothèque communale de sa ville. Après une étude sémiologique et sémantique très poussée, il m'a semblé que l'on se trouvait en face d'un conte inédit de La Fontaine ; malgré certaines bizarreries, le faux paraît tout à fait exclu, le pastiche encore plus : nous sommes dans une réalité qui n'a rien à voir avec celle que nous connaissons aujourd'hui.

C'est de tout temps qu'à Strasbourg on a vu
Régner l'Amour et la Galanterie.
De beaux objets cet Etat est pourvu
Mieux que pas un qui soit en la Francie.
Pages y sont qui font venir l'envie
D'être amoureux quand on ne voudrait pas (1).
De deux surtout, ayant forces appas (2),
S'admirait la fraîcheur, filtrant sous leur écorce
De cuirs noirs et de djinns (3), *simulacres de force.*
Fernand, Etienne, galamment,
S'appelaient ces Eliacins,
Ou plutôt ces garnements,
Vipères que l'Alsace a nourri dans son sein.
Beaux fruits sont, ce dit-on,
Parfois véreux dedans

(1) Comparer avec le début du conte Richard Minutolo (I, n° 2).
(2) Terme précieux ; noter qu'il s'applique en général aux personnes du beau sexe.
(3) On dirait aujourd'hui « jeans » ; on sait que la cour accueillait de nombreux nobles anglais, et avec eux les modes d'outre-Manche.

Quand sur l'étal brillants
Regrattier les expose au désir des gloutons.

Un jour, ou plutôt une nuit,
Guillaume Bougrelas du désir d'un beau fruit
Fut pris.
Point n'était gentilhomme
Mais simple majordome,
Quand on est plus très jeune, pas très beau,
C'est au reste être fol que de fainéanter
Par les démons tenté
Sur un quai de bord d'eau (4).
Tout près d'un petit édicule
Que je ne puis nommer,
Par scrupule,
Nos deux pages il a humé (5).
A les dire Gitons,
Nous hésitons, tant les parents vont vite
A lancer des poursuites
Pour monnayer l'honneur de leurs purs rejetons.
D'abord des minets un souris (6),
S'ensuit quelque geste
Un peu leste :
Voici notre Guillaume pris.
Le Cupidon, déicule narquois,
Ne fut point de la fête avec que son carquois.
Le Tout-puissant Amour ayant affaire ailleurs (7)
N'avait délégué là qu'un sous-fifre railleur.
On se replie en un recoin.
Pris de l'espoir d'un tendre nœud,
Notre Guillaume sent soudain ses sens en feu (8).
Pourtant de jouissance point :
Les minois des minets se glacent,
Refusent tout contact, même pour une passe.

(4) Quand on sait qu'un « bordeau » était un mauvais lieu, on pensera que L. F. a peut-être voulu faire un jeu de mots accessible à la seule élite de ses lecteurs. Voir note 13.

(5) Noter l'art consommé avec lequel L. F. suggère que les deux jeunes pages étaient parfumés, à moins qu'il ne renvoie à l'odeur émanant de l'édicule indéterminé.

(6) Au XVII[e] s. = sourire ; commenter l'effet obtenu par le rapprochement de « minet » (ici, jeune homme) et « souris ».

(7) Ce vers fut repris dans l'opéra *Platée*, de Rameau.

(8) L. F. n'a-t-il pas voulu parodier le célèbre vers de Racine (*Andromaque*, acte V, scène finale) ? L'effet est ici fort heureux.

Lutine puis mutine,
L'aventure devint coquine.
Fernand, le plus jeune des pages,
Hargneux malgré son âge,
Se mit à persifler ainsi qu'un couleuvre :
« Ah, méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers » (9).
A ces mots le biquet pervers
Se jette sur Guillaume,
L'assomme de ses paumes.
Mais lui se révéla sans un,
Pas même un fifrelin :
On lui tordit les mains ;
Ni montre ni bijou :
Eclatèrent ses joues.
Sur le pavé gluant ils le laissent pour mort.
A tort : il voulait vivre encor.

Arrive pantelant chez les gens de Police.
Près de ces malabards,
Enfin Guillaume a retrouvé l'espoir,
Bientôt déçu. Ces pourfendeurs du vice
Le raillent, le houspillent,
Le traitent de chienlit :
De leur civilité traitement fort poli.
Heureux qu'ils ne l'étrillent,
Mais c'était déjà fait.
Avec beaucoup de peine il clame le forfait,
Réussit à pousser en bransle les légistes (10)
Et des minets fit retrouver la piste.
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Pauvre Guillaume on condamna.
De jeunes avocats,
Chattemittes retors,
Vrais tartufs (11), *bouche d'or*
Sur le point de l'honneur déplacèrent le cas :
« Loups voraces ? Non point. Messieurs, ces petits anges
Sont de tendres agneaux poussés devers la fange,
Si l'horrible pervers avait su les trousser,
Avant que de les courroucer. »

(9) Comparer avec « L'homme et la couleuvre » (*Fables*, X, 1) ; le féminin « méchante » est une négligence du poète.

(10) On dirait aujourd'hui « mettre en branle ».

(11) Comparer avec « Le chat et le renard » (*Fables*, IX, 14).

Fausse-Naïveté fut déesse propice
Pour de l'Hypocrisie apparaître complice.
L'avocat général, bon époux, mauvais père,
Sut en fort peu de mots stigmatiser le vice,
Le juge se montrant un excellent compère
(Il avait des écarts, mais les cachait en Suisse.)
Guillaume fut heureux d'échapper aux galères.

Or, après quelques jours, un ministre d'Empire (12).
Venant exprès de Vienne,
Passa : partait voir notre Sire,
Pour qu'enfin de paix l'on convienne.
A son malheur, fit étape en la ville.
Encor tout accablé, dit-il,
Par les lourdes vapeurs d'un grand banquet public,
Il s'en fut transporter dessus le quai de l'Ill
Son estomac diplomatique,
Plantant là son escorte
Sur le pas de sa porte.
O funeste Fortune !
(Ou bien était-ce un tour de l'espiègle Lune ?)
Le hasard en tout cas les fit se promener :
Ministre insomniaque,
Pages sortant du claque (13)
Se retrouvèrent nez à nez.
La suite en est confuse :
De leur fraîcheur ils crainrent qu'on abuse,
De leur vertu ils crurent à l'attaque,
Ils se voyaient déjà la pudeur mise à sac ;
Le ministre impérial fut saisi par son frac.

La fin est sans surprise
(La paresse me prend ; on m'attend à l'église)
Si ne l'avez prévue
Relisez le début (14).

La Justice s'affirme égale en ses procès
Car son fléau toujours pend dans le même sens.
Point ne faut espérer attendre de succès

(12) Le Saint Empire Romain Germanique, que Napoléon Ier supprima.
(13) Voir note 4.
(14) L'association d'une rime féminine et d'une rime masculine est une faiblesse rare chez L. F.

Si de la supplier nous avons l'impudence.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Elle vous tombera quand même sur le râble :
Un bougre pantelant devient cruel satyre,
Heureux encor si du coup il n'expire.

P.C.C. JÉROME BERNAY
aidé par
JEAN-CLAUDE VILBERT.

ANDRE DU DOGNON — PHILIPPE MONCEAU

LE DERNIER SABBAT DE MAURICE SACHS

Débauche et châtiment de la Sodome nazie

Ed. Le Sagittaire — 205 p. — 39 F

DOCTEUR MIKHAIL STERN

LA VIE SEXUELLE EN U.R.S.S.

« *Un passionnant témoignage* »

Ed. Albin Michel — 352 p. — 55 F

LE TOMBEAU DE JOUHANDEAU

par ANDRÉ du DOGNON.

Il était de ceux qu'on regrette longtemps avant leur mort. De ceux qui ont reçu l'extrême-onction à leur naissance.

Il était de la même religion que nous mais d'un autre diocèse, ayant vu avec méfiance sur la carte de chaque abonné d'*Arcadie* ce visa d'honnêteté pour la Terre des Hommes qui portait une autre signature que la sienne et d'ailleurs toujours frileusement en retrait aussi bien de l'iceberg gidien que du rocher brûlant où pousse la Rose des Sables de Montherlant. Il acceptait tout juste le feu d'artifice de Cocteau comme une clinquante guirlande autour des danses de la « Belle-Excentrique », sa femme, qu'il exploita littérairement.

Si l'auteur a enfin bonne mine dans la paix de la mort, son œuvre immense engrangée va passer inévitablement par le tamis de la postérité.

Buffon n'écrivait jamais, dit-on, sans ses manchettes de dentelle. Jouhandeau, lui, pour vivre son érotisme ecclésiastique et même pour me recevoir, se parait d'un camail écarlate. Il portait les amours du Tiers-Sexe tantôt comme un stigmate, tantôt comme une palme que Dieu aurait ajouté à l'arbre du Mal pour son plaisir et sa distraction personnelle. Il magnifia, l'âge venu, ses plaies et ses infirmités en les dédiant à la divinité. « Dieu est grand. Moi aussi ! » disait-il.

Ce cœlacanthé d'une époque ignorant le magnétophone nageait dans le béniiter d'un sanctuaire particulier séparé de la cathédrale de Sodome. Le charme de son style — eau de mélisse et vinaigre — ignora les grandes surfaces et la peste nucléaire. Son œuvre sera aussi éloignée de nos petits-neveux que celle de Marivaux ou de Laclos avec un goût de soufre en plus...

Détesté à Guéret — dont il a été le saint Simon — il y

aura sa statue sur la place centrale comme George Sand à La Châtre, voisin et séparé à jamais du soldat inconnu qui, soixante ans plus tôt, l'avait précipité dans la déréliction et le repentir mais non dans la mort.

On peut à ce point aimer une créature ou soi-même qu'on se refuse à l'idée du néant.

La religion devint vite pour lui la caféine qui donnait du goût à son péché, son visage épongé par le voile de Véronique, je veux dire celui d'Elise. Son optimisme nourri depuis plusieurs générations par de fines viandes, de malicieuses médisances au sortir de longs offices était à toute épreuve. Pieuse chaisière de nos plus secrètes chapelles ! Sacristain zélé du corps adolescent...

Sur un fond de gloire patiemment cloisonné durant presque un siècle, dans la nuit de ses yeux et la clarté de son cœur, il murmurait : « Je suis au Paradis ! » comme un martyr qui nie la flamme du bûcher.

Cette flamme nous reviendra en Lumière : Saint Jouhandeau brillez pour nous !

ANDRÉ du DOGNON,

12 avril 1979.

ROGER PEYREFITTE

ROY

« *Les nouvelles amitiés particulières* »

Ed. Albin Michel — 420 p. — 55 F

ERNEST
L'AMI DU ROI

par ALAIN DANIELOU.

Dans *Le Figaro* du 17 janvier 1979, Thierry Desjardins écrivait : « Les rares années de vrai bonheur qu'a connues le Chah furent celles qu'il passa de 1931 à 1936 dans le vieux château Renaissance du collège de Rosey (en Suisse)... C'est là qu'il connut le seul homme qu'il aima sans doute, ... le fils du jardinier, un certain Ernest Perron, qui allait, pendant plus de vingt-cinq ans, être curieusement son complice, son confident, son éminence grise au palais de Téhéran. »

J'ai très bien connu Ernest Perron et j'ai de lui de nombreuses lettres dont la dernière peu de jours avant sa mort.

Le jeune Mohammed Reza Pahlevi était un garçon doux et faible, poète à ses heures, « aimant jouer au petit train, passionné de chevaux et de belles voitures ». Il fut terrifié par la charge énorme que représentait le pouvoir qui lui était imposé. C'est Ernest qui l'aida, le soutint, le guida dans les premières années de son règne. Ernest était un superbe garçon suisse, sportif, honnête, profondément religieux (catholique) et idéaliste. C'est lui qui fut à l'origine des réformes sociales qui transformèrent l'Iran : la réforme agraire (redoutable pour les biens des mullahs), la libéralisation de la femme, les hôpitaux, les routes, les écoles, les assurances sociales, les retraites, les usines, les distributions de vivres, etc. On oublie trop facilement le pays misérable qu'était l'Iran quand Mohammed Reza Shah prit le pouvoir en 1941. Ernest était en Iran extrêmement populaire. On l'appelait « Excellence » ; il était l'intercesseur des minorités, des faibles, des opprimés. Il chercha à s'opposer au durcissement du régime dû aux nombreuses tentatives d'attentats et de révolutions suscitées tantôt par les Anglais, tantôt par l'Union Soviétique, tantôt par des mullahs rétrogrades et aussi par la trahison de ministres et de généraux qui cherchaient à se saisir du pouvoir. La fidélité et l'affection profonde d'Ernest pour le Chah resta totale malgré les intrigues.

Deux circonstances firent perdre au Chah cette amitié protectrice dont il avait si grand besoin. Le Chah dût se marier pour des raisons dynastiques et Ernest eut une attaque de poliomyélite qui transforma le très bel homme vigoureux qu'il était toujours en une sorte de Quasimodo tordu et perclus. Le Chah répudia sa première femme, sœur du roi Farouk, qu'il ne pouvait supporter et tomba sous l'influence de Soraya, créature ambitieuse et mondaine qui l'entraîna vers le Jet-society, milieu brillant, superficiel et stupide qui mène si souvent les puissants à leur perte. Soraya était haïe du peuple. Farah Diba qui lui succéda, modeste au début, se laissa elle aussi, entraîner dans ce tourbillon de luxe international, les fêtes, les palaces, les maisons de jeux, l'île des plaisirs pour milliardaire, les dépenses outrageuses du couronnement impérial.

Ernest, abandonné par le Chah, assistait mélancoliquement à cette dangereuse transformation. Il avait été recueilli par la princesse Shams, deuxième sœur du Chah. Il voyait avec anxiété cette évolution et mourut quelques années après. Il y a beaucoup à dire sur le régime de répression que le Chah laissa s'établir plus qu'il ne le voulut. Mais ce que beaucoup ne lui pardonneront jamais c'est d'avoir abandonné Ernest, je l'ai entendu dire encore tout récemment.

Avec l'hypocrisie qui caractérise notre temps on est presque surpris de voir mentionner dans un grand journal — c'est tout à son honneur — celui qui fut le seul véritable amour du souverain, qui régna en fait sur l'Iran pendant près de vingt ans, fut à l'origine de toutes les réformes sociales après le règne sanguinaire de Reza Chah, père du Chah actuel.

Le conte de fées, né des amours du prince et du jardinier qui apporta tant de bienfaits à un peuple jusque-là misérable, a été détruit par un destin cruel qui frappa Ernest et par l'hostilité du monde envers le couple homophile, source pourtant de tant de rares vertus, qui n'a pas de place dans le monde officiel de notre temps.

Ernest fut l'une des figures les plus touchantes, les plus nobles que j'aie rencontrées. La puissance ne put jamais corrompre son honnêteté, sa fidélité, le sens de sa mission. Si le destin l'avait épargné le sort de l'Iran et peut-être celui du monde eussent été autres.

ALAIN DANIELOU.

LULHIM DE THUGGA

par DANIEL SIMONET.

Les six colonnes du Capitole, qu'affinaient leurs minces cannelures, blanchirent simultanément, pendant qu'au fronton du portique, l'aigle des Empereurs s'illuminait de rayons ambrés : le soleil se levait sur Thugga.

Jusqu'au bas de la colline, la cité étageait ses maisons et ruelles en un tortueux désordre, fière de ses cinq temples et de son théâtre dont les gradins circulaires assemblés de fraîche date cernaient une vaste scène en demi-cintre nimbée sur son pourtour par une couronne de chapiteaux corinthiens développant feuillages et volutes au sommet de leurs fûts élancés.

En ligne de crête, un aqueduc abouché à trois citernes dominait tuiles et terrasses de ses arches solides avant de dispenser une eau pure aux Thermes des Cyclopes. Et du haut de tous ses toits roses et de ses marbres jaunes de Numidie, Thugga protégeait blés et forêts d'oliviers qui frémissaient en contrebas sur la terre africaine.

Une place restait encore dans l'ombre, près du Capitole dédié aux trois grands dieux de Rome : celle de la Rose des Vents ; son aire dallée portait gravés les noms des douze vents latins. Déjà, il était arrivé que Borée, le brutal aquilon, soufflant sur la plaine rouge, noircît des vignes trop précoces, mais le plus souvent Favonius d'ouest et Zéphyr le léger enveloppaient de tiédeur l'ensemble de la ville, en particulier vers la onzième heure, quand, alternés, ils gonflaient au-dessus du théâtre le velarium couleur de safran tendu par son treuil de métal.

Levé avec le soleil, c'était ce matin l'Africus, haleine chaude accourue du pays des palmeraies, qui agitait la tunique blanche d'un adolescent étendu bras en croix, à même l'inscription de l'esplanade. Ses poings et ses pieds nus martelaient la pierre froide et ses cheveux noirs roulaient jusqu'à ses épaules en vagues fragiles, défaites en même temps que formées, tant il remuait la tête avec vigueur. Puis, il s'apaisa, prit appui sur ses jambes, aussi dorées qu'épis mûrs, et, à genoux, se tourna vers le temple aux portes closes.

Ce garçon avait quinze ans et on l'appelait Lulhim ; sa beauté en avait fait la perle de Thugga. Selon l'affirmation maintes fois répétée par son maître Flavius, ses lèvres surpassaient l'éclat des roses de Pæstum en lointaine Campanie, et ses yeux plus bleus que la mer des Cyclades auraient attendri les chacals du désert. Ils étaient pourtant pleins de larmes, qui débordaient de ses cils, semblables à des pétales noyés de rosée. Secoué de sanglots qui soulevaient sa gorge brune, il tendait les mains vers l'entrée du sanctuaire :

— O Tanit, disait-il, déesse bienveillante, puissance aux mille noms où figure celui de Junon, sous lequel t'invoque mon maître chéri, pourquoi ne veux-tu pas m'aider ? Ne t'ai-je pas toujours fidèlement servie et n'ai-je pas placé ma jeune vie tout entière sous ta haute protection ? Toi qui sondes les cœurs — et tu connais le mien — dis-moi donc la raison de ton abandon ! Je suis un esclave berbère et mon existence est de peu de prix. C'est à mon maître qu'elle appartient, jusque dans sa couche. Jamais pourtant sa main n'aurait osé me caresser contre mon gré. Jour après jour, réclamées par mon corps avide, ses étreintes m'ont apporté l'amour et la sécurité. C'est lui qui m'a sorti de mon obscurité, lorsque j'avais huit ans à peine. Il m'a tout appris, ô Tanit, il m'a tout donné. Et aujourd'hui, voilà qu'Eros, ce cruel dieu grec, m'a percé d'une flèche pleine de traîtrise. J'aime Juventius, un soldat de la garni- Fais que la main de cet archer impitoyable retire le trait dont elle m'a atteint. Sinon, la honte s'attachera à mes pas, car je trahis mon maître.

Lulhim s'exprimait à voix sourde, battant sa poitrine à coups précipités, et tous les muscles de son visage se contractaient, portant la marque d'un désarroi profond. Mais sur la place du marché proche, les volets en bois des boutiques se relevaient sur leurs gonds de fer, dévoilant l'un après l'autre des éventaires garnis d'oignons et de dattes. Bien qu'on le sût plein de religion et qu'il eût été souvent aperçu dans ses dévotions matinales, il se redressa vite, redoutant qu'on n'eût surpris sa coupable péroraison. Puis il descendit les degrés d'un escalier glissant qui l'amenèrent

vers la rue de l'Abondance où s'accotait, à l'enceinte sud, la résidence somptueuse du chevalier Flavius : elle l'avait vu grandir entre scribes et grammairiens qui, de bonne heure, tant il avait manifesté de zèle à l'étude, lui avaient appris à déjouer les embûches des textes grecs et latins.

Resserrant à sa taille une cordelière pourpre qui retenait la tunique à plis bouffants, il allait, les genoux libres et les bras nus. Il avait conscience que sa beauté étrange exaltait les désirs, mais jusqu'à ce jour, il avait bien mérité que, par toute la cité, des Thermes lybiens au temple de Saturne, on l'appelât « l'incorruptible ». La véhémence de sa prière avait troublé son regard, qu'il ne baissait pas cependant. Joues creusées, il avançait, pris par son désespoir, et pour la première fois, répondait peu aux saluts qui, des échoppes, s'échappaient avec ferveur sur son passage.

A chaque aube, sans laisser ce soin à d'autres serviteurs, il menait paître, par goût, les grands dromadaires blancs de son maître dans leur enclos borné de lentisques. Par goût, et par complicité, car toutes les bêtes allaient à Lulhim. De sa petite enfance, il avait gardé quelques locutions rauques de son idiome numide : elles guidaient vers lui chevaux et taurillons qui lui présentaient spontanément le flanc ou l'échine.

Du fond de son fournil, Arisim le héla : dents blanches et cheveux crépus, c'était un pur jouvenceau de l'Afrique. Lulhim en avait fait son compagnon et son confident. Toutes les nuits, éclairé par une simple lampe à huile, ce jeune noir industrieux pétrissait la pâte avec un autre compère mitron, dans une cuve en pierre cylindrique. En chantant des mélopées rustiques, ils tournaient à la force des bras deux traverses fixées à un axe vertical, qui entraînaient de lourdes pales dans l'auge demi-pleine. Torse nu, ils brassaient et rebrassaient, puis prenaient une longue pause en attendant l'action du levain. Aux premiers chants des coqs, ils enfournaient quelques douzaines de pains ronds. Arisim traçait toujours sur l'un d'eux son nom dont, au sortir du four, le dessin des lettres craquelait la croûte chaude. Chaque matin, il destinait ce présent à Lulhim. Par malice, il en avait ce jour truffé l'intérieur de grosses figues vertes.

— Tu as pleuré ? s'inquiéta-t-il en le lui tendant.

Mais, les idées en pleine déroute, Lulhim n'avait pas le cœur au badinage, où Arisim, plus enjoué, triomphait toujours. Prenant le pain en silence, il se dirigea vers une porte à deux vantaux soutenus par des pentures de bronze ouvré,

et en franchit le seuil. Accroupis sur le sol d'une cour intérieure, plusieurs artistes mosaïstes s'affairaient à une imposante fresque : Bacchus sur un char attelé de tigres y figurait déjà, et des grappes de raisins en festonnaient la frise. D'ordinaire, le jeune garçon s'enquérait des difficultés de l'œuvre et en suivait avec intérêt les progrès : le son cristallin des marteaux, qui enfonçaient dans le ciment frais les cubes colorés, ne fit que l'importuner ; il dépassa la colonnade d'un péristyle, derrière lequel s'ouvrait un jardin planté d'orangers et clôturé sur deux côtés de grenadiers en pleine floraison, qui s'épanouissaient en corolles écarlates au milieu de rameaux à petites feuilles brillantes.

A sa vue, bien loin de s'égailler sottement dans les buissons de lauriers-roses, deux paons suivis de leurs paonnes accoururent en gloussant. L'aigrette mobile, ils tournaient autour de lui, l'honorant d'une double roue de leurs pennes ocellées. Machinalement, il leur émietta une partie de sa miche, et s'appuya à une vasque d'où retombait le trop-plein d'une fontaine.

— Enfant...

Assis près d'une rocaille ornée d'un Priape au sexe dressé, taillé dans un marbre vert du Taygète, un homme jeune encore d'apparence, malgré des tempes grises, se nourrissait d'un gâteau de miel. Négligemment enveloppé d'une toge en laine blanche qui par d'amples replis, dissimulait sa silhouette, il souriait avec douceur :

— Enfant, comme tu es pensif ! Viens ici près de moi. Viens. Laisse-moi caresser ces cheveux qui devront tomber le plus tard possible sous le fer du coiffeur.

Lulhim s'écroula aux jambes de son maître, qu'il serra convulsivement.

— Non, abandonne, enfant, tes gestes de servitude. Bientôt tu seras affranchi. Tout ce qui m'appartient te reviendra ensuite. Tant de joies, tant de belles heures près de toi, depuis que je t'ai arraché à ce marchand du sud, qui te vendait sous les arcades, près de l'amphithéâtre de Thysdrus... Prête l'oreille, c'est un poème. Je l'ai reçu hier. Il a franchi la mer, sur quelque vaisseau venu d'Ostie. Tiens bien ce cylindre d'ivoire et déroules-en le papyrus... C'est Martial qui l'a composé, un poète de Rome ; il souhaite pour lui-même découvrir un esclave égyptien ; et voici comment il le veut : « Que l'éclat de ses yeux, écrit-il, défie

l'éclat des étoiles, et qu'une chevelure souple fouette son cou, car je n'aime pas les cheveux bouclés. Que la courbure de son nez soit légère sous un front court ; que le rouge de ses lèvres rivalise avec les roses de Pæstum... » Tu souris, à cette image que tu connais. Ecoute la suite, ou plutôt, lis-la toi-même.

Lulhim poursuivit en tremblant :

— « Qu'il ne contraigne souvent à le caresser quand je n'en aurai pas envie, et qu'il me repousse quand le désir m'en prendra : qu'il soit souvent plus libre que son propre maître. Qu'il redoute aussi les entreprises des jeunes garçons, qu'il se tienne souvent éloigné des filles : homme pour tous les autres, qu'il soit un jeune garçon pour moi seul. »

— N'est-ce pas, enfant très cher, ton portrait véritable, et toute notre histoire dans ces quelques vers ?

Flavius le tenait embrassé, sans s'apercevoir que son vêtement s'humectait des pleurs de son esclave. Sa main allait et venait sous la tunique dont elle avait dénoué la ceinture, effleurant et palpant les beautés de ce corps qu'elle aurait pu sculpter en l'absence du modèle, tant et tant elle les avait explorées, à mesure que l'âge et la nature les avaient épanouies. Visage enfoui dans les ondes des cheveux aussi souples que celles du poème, il en humait le parfum de fleurs de montagne, de crocus et de citronnier, fin mélange dont les avait imprégnées au sortir du bain de la veille, Gellia, la servante préposée à leur entretien depuis sept ans déjà qu'au dos d'un cheval rapide, il avait ramené de Thysdrus enfiévrée par les jeux de son cirque sanglant, un petit garçon brun aux immenses yeux de ciel, dont il n'avait même pas voulu latiniser le nom. Baisant ces ondes et en dérangeant l'ordonnance, il en analysait avec volupté la senteur, et s'émerveillait qu'au fil des heures celle de la peau triomphât de celle des plantes.

— O Lulhim, chuchotait-il, toi qui entre mes trésors, représentes le plus précieux, ne te hâte pas de devenir homme. Que cette chevelure sombre se répande encore longtemps sur ton cou délicat. Et que ta joue lisse ignore pendant beaucoup de lunes la noirceur de la barbe raide. Saisir le jour, Lulhim, avant qu'il ne passe, et le vivre avec force. Le poète l'a dit aussi. Mais quand pour toi, le temps

viendra où le poil percera ta joue, quand l'ornement de ta tête sera tranché par l'outil impitoyable, pour te livrer à l'âge adulte, tu resteras quand même mon enfant. Cette chevelure sera conservée dans une urne, d'où je l'extrairai quelquefois pour m'en repaître les yeux et la presser contre mes lèvres pâles. Lulhim sera devenu homme. Mais pour Flavius, il n'y aura plus jamais d'autre Lulhim.

*
**

Comme dans la plupart des riches demeures romaines de Thugga, des lits à trois places, prometteurs des festins, étaient dressés dans la grande salle du chevalier. Mais il ne recevait guère ; aussi pigeons et colombes, par les ouvertures des colonnades qui la mettaient en communication avec le jardin, pouvaient-ils y pénétrer sans crainte, et les paons, oiseaux de junon, s'y pavaner entre les statues en marbres veinés, les tentures polychromes et les trépieds de bronze ciselés en forme de satyres et de nymphes.

Propriétaire de nombreux arpents de vignes, de blé, et de plantations d'oliviers dans un large périmètre autour de la cité, le chevalier ne se privait pas d'employer à l'achat d'objets d'art et d'ouvrages de la métropole une partie de son importante fortune. Au temps déjà lointain où le repos des armes l'y avait autorisé, il avait abandonné les embarras de Rome, monnayé les biens issus de son patrimoine, et traversé la mer pour se fixer en cette terre élue. Qu'il y eût trouvé une primordiale raison de vivre, où la part de l'amour et celle de la paternité étaient devenues, par leur intime fusion, difficilement identifiables, apportait à son édifice un merveilleux couronnement.

Visible de la maison entre les grenadiers en fleur, la pleine lune illuminait à cru allées et buissons qu'avaient désertés paons et autres volatiles, immobiles sur leur perchoir. Des lampes à bec, portées par deux gros candélabres de bronze, éclairaient le triclinium en fumant un peu, et plusieurs autres, suspendues au bout de chaînes fines, animaient les statues de reflets vacillants. Depuis que, garçonnet farouche, Lulhim avait manifesté sa grande peur du noir, Flavius multipliait les lumières, qui veillaient son esclave jusque dans sa chambre, si longues fussent les nuits. Ces lumières, bien que modestes, paraient triomphalement l'adolescent, car il avait ce soir revêtu une tunique de pourpre, et ceint d'une tresse de fils d'or — cachée partiel-

lement par la frange sous laquelle elle se glissait — sa chevelure épandue sur ses épaules. Le chevalier ne pouvait rassasier son regard, sans remarquer que celui de son compagnon, houle bleu sombre, se piquetait parfois d'éclats fiévreux.

Ils achevaient leur repas, accoudés côte à côte sur le lit incliné. La chère en avait été sobre, présentée par des serviteurs silencieux : olives confites à la saumure accompagnées de pois chiches brûlants, marcassin garni de choux verts noyés dans une sauce brune, et quelques grappes de raisins gardés dans des jarres bien closes. Porteur d'une amphore, un négrillon versait un vin épais dans un vase à deux anses, où le maître mêlait à l'eau cet âcre breuvage, produit brut de son terroir.

— Arisim viendra-t-il ?

Lulhim haussa les sourcils en signe d'incertitude. C'était le moment du concert. L'ami boulanger jouait naïvement d'une flûte de Pan de sa fabrication, et lui-même pinçait de la cithare égyptienne. Il se leva pour prendre l'instrument déposé sur un coffre, et s'installa dans un recoin d'ombre. En un prélude lent, ses doigts frôlèrent avec grâce les cordes, qui s'assouplirent en plaintes douces. Puis Lulhim chanta. Sa voix, encore incertaine sur les résonances que lui donnerait l'âge adulte, avait définitivement perdu le cristal de l'enfance. Mais, disait Flavius, elle était, dans son moelleux profond, aussi suave que le miel. Sur un mode oriental, se jouant des écarts de portée, elle célébrait l'amour, elle glorifiait la nuit, soutenue sans erreur par les accords de la cithare. Une sensualité rauque la brisait parfois, mais le chanteur, l'infléchissant à son gré, lui rendait une ligne pure qu'il maintenait facilement jusqu'à l'expiration du souffle. Par elle, il risquait néanmoins de trahir son trouble. En étant conscient, il s'arrêta soudain.

— Jamais tu n'as mieux chanté, s'écriait, plein de transport, le chevalier en le serrant sur son cœur, surpris que celui de l'esclave battît à coups si pressés.

— Je suis très fatigué, soupira Lulhim, proférant un énorme mensonge.

Comment avait-il pu s'abaisser de la sorte ? Injustement irrité contre tout et tous, contre lui-même aussi avec plus de raison, il s'était réfugié dans sa chambre, après avoir tiré avec soin une tenture épaisse devant une porte qui menait

chez Flavius. Comme un chat voluptueux, il s'affala sur sa couche, un lit incrusté de méandres d'argent et de feuilles d'acanthe, qu'on avait fait venir pour lui à grands frais de Sicile. Jusqu'alors, ses sangles flexibles, revêtus d'enveloppes bourrées de duvet de cygne, n'avaient bercé que des nuits sereines : ce soir, elles ne portaient plus qu'impatience.

Dans un angle, sur un piédestal de marbre éclairé par une veilleuse tremblotante, une statuette de Vénus aux yeux d'opale souriait avec impudence, dans toute sa nudité. Etendu mains sous la nuque, ses cuisses fermes émergeant de la tunique qui le drapait comme un mol ornement, il bravait l'idole, l'œil chargé de courroux. Puis il sauta à terre, et s'approchant d'elle, la tança à voix basse :

— Pourquoi, déesse de l'amour, ne te contentes-tu pas de propager la beauté, en incitant les fleurs à éclore, les forêts à renouveler leurs feuillages ? Avais-tu donc besoin d'amener au cœur des hommes tant de passions funestes ? Mon maître, dans sa candeur, avait cru légitime de me placer sous ta protection. Plein de confiance, je t'ai toujours honorée à l'égal des autres dieux ; aucun mortel sans doute n'a plus que moi apporté autant d'hommages à tes autels. T'ai-je assez consacré de lièvres encore tièdes pris aux pièges que j'avais moi-même tendus ! Combien de gracieuses colombes, dont la poitrine affolée battait dans ma main, n'ai-je pas déposées dans ton sanctuaire, cruellement sacrifiées à ton culte dans un dernier battement d'ailes ? Fallait-il, pour me récompenser de ma fidélité, que tu inspires à ton fils Cupidon, ce petit dieu sans pitié, l'idée de bander contre moi son arc invisible et de me décocher une flèche, qui me tenaille et me tourmente, et m'enlève toute quiétude ?

Il souleva la tenture, puis revint vers la statue :

— Flavius dort. Tu sais que tout à l'heure, j'irai retrouver Juventius. C'est déjà le second rendez-vous. Tu m'as précipité vers lui, pour assouvir je ne sais quelle haine. Tu triomphes. Oui, c'est pour lui que j'ai revêtu cette étoffe pourprée et serré ces liens brillants autour de ma chevelure. Tout à l'heure, comme l'autre nuit, il flattera ma vanité, puis il m'arrachera mes vêtements et m'étreindra sous les étoiles dans ses bras de légionnaire, et je clamerai ton nom, ô Vénus-Aphrodite, pendant qu'il me réduira, tel un animal. Et tu protègeras ma félonie, car tu aimes aussi

les actions furtives qui se commettent comme des vols, loin de la lumière des flambeaux. Triomphe donc. Mais crains que ma raison ne te maudisse — s'il m'en reste encore quelque étincelle — ou que mon cœur n'éclate de désespoir.

La lune n'avait pas encore dépassé le temple de Saturne : l'heure de partir n'était pas venue. Il retourna vers son lit.

La première fois qu'il avait aperçu son beau soldat romain, c'était le jour où la jeunesse dorée de Thugga, assemblée en collège, inaugurait deux greniers qu'elle avait construits de ses mains pour y engranger le blé destiné aux troupes. Dans la foule, Juventius, avec ses camarades, allait nonchalamment ; débarrassé de sa cuirasse, il marchait, revêtu de sa simple tunique, une courte épée pendue à son baudrier. Les lacets de cuir de sa sandale s'étant défaits sur son mollet, il les rattachait, et quand il releva la tête, ses yeux noirs rencontrèrent ceux de Lulhim. Cheveux blonds et courts, barbe frisée, bras musclés et cuisses puissantes, il ressemblait à un Scipion victorieux. Vénus avait-elle décidé ce jour-là d'unir la force à la grâce ? Juventius avait souri, et Lulhim rougi.

Ils s'étaient revus aux Thermes des Cyclopes. Livré aux mains de la fidèle Gellia, qui chaque jour répandait sur lui ses essences parfumées, l'adolescent allait peu aux bains publics. Au détour d'un dédale de ruelles, on y accédait, derrière une rangée de boutiques, par deux portiques ornés de scènes mythologiques où Ulysse réglait son compte au cyclope Polyphème, pointant un épieu vers son œil unique qui s'ouvrait au milieu d'un gigantesque front. Lulhim connaissait bien cette sculpture, mais plus encore les petits esclaves qui, à grand renfort de bois, vers la dizième heure, amenaient à bonne température le four de chauffe. Tombant de l'aqueduc proche, l'eau se répandait, par l'intermédiaire d'une roue à pales qui la hissait à hauteur d'une terrasse, dans les canalisations de la chambre chaude disposées sous un pavement suspendu où circulait l'air surchauffé émis par le foyer. Mais Lulhim n'aimait guère les sueurs qui poissent les cheveux et ruissellent sur le visage. Il préférait laisser son vêtement au déshabilloir, pour pénétrer dans la pièce froide pavée de marbre, et rêver sous son plafond décoré de stucs en relief, où figurait sur fond bleu toute une faune africaine. Surgissant d'une salle voisine, Juventius l'y avait surpris, aussi nu que lui. Un instant, ils s'étaient contemplés, si dissemblables et si complémentaires.

Le Romain ne songeait pas à cacher son désir. Lulhim avait noyé le sien dans l'eau de la piscine.

— Qui es-tu ? Quel est ton nom ? avait murmuré une voix rude.

Mais il s'était enfui comme une gazelle. Vaine fuite. Il avait perdu son repos.

N'était-ce pas l'heure ? Tout dormait sans doute, maître, serviteurs ; moutons et dromadaires aussi, au fond de leur étable. Mais il devait attendre encore, avant d'enjamber sa fenêtre et de sauter comme un voleur par-dessus la muraille du jardin, près du colombier où s'ébroueraient les oiseaux à son passage, en un léger gonflement de plumes : cela s'était déjà passé une fois ainsi. Il s'accroupit près du lit, interpellant de nouveau la statue :

— Je n'avais pas cherché à le revoir, tu le sais. Tu es témoin qu'avant lui, personne n'a fait battre ce cœur, ni possédé ce corps, si ce n'est mon maître Flavius. Mais tu veillais, et il y a eu cette chasse...

Montés sur des chevaux numides, bas sur pattes, ils étaient une dizaine, à traquer le sanglier sur les pentes de la montagne. Sans étriers, Lulhim chevauchait sa bête à même une couverture berbère aux dessins bariolés, les pieds chaussés de brodequins lacés. Ils avaient repéré un énorme mâle bien pourvu en défenses, et le pistaient avec acharnement, précédés de trois molosses cuirassés de cuir, qui aboyaient sans relâche. Et voilà qu'au détour d'un sentier avait paru une laie pleine. La horde des cavaliers s'en souciait à peine, joignant ses efforts contre l'autre monstre. Impétueuse, la femelle fonçait sur l'arrière-garde, visant jarrets des coursiers et jambes des chasseurs, quand un javelot d'armée, long de quatre coudées, se fixa dans son flanc lourd, la blessant à mort. Par la fente béante, un marcassin s'échappa, que Lulhim, à plat ventre dans les lentisques épineux, agrippa par un sabot de derrière, transporté de fureur contre le meurtre sacrilège.

— C'était elle ou toi, et je te préfère à une laie.

Au-dessus de lui, suant et grave, Juventius descendait de sa monture.

— Ce soir, avait-il dit très vite. A la troisième heure nocturne, près du temple de Junon Céleste. C'est Vénus qui le veut.

Lulhim était allé vers ce premier rendez-vous, et s'apprêtait à se rendre au deuxième : soulevant le couvercle d'un coffre aux ferrures ciselées, il en retira un manteau brun qu'il jeta sur ses épaules et dont il rabattit le capuchon sur son front. Puis il bondit dans le jardin.

(à suivre)

DANIEL SIMONET.

TONY DUVERT

L'ILE ATLANTIQUE

« Un récit féroce... »

Ed. de Minuit — 328 p. — 45 F

JAMES PURDY

JE SUIS VIVANT DANS MA TOMBE

« Une étrange attirance
vers cet ange et ce démon... »

Ed. Albin Michel — 185 p. — 35 F

CONTRE LE MYSOGISME DÉSUET

par FLORÉAL DURAN.

Je suis particulièrement frappé par la méfiance et même la haine de nombreux Arcadiens vis-à-vis de nos conseurs. J'entre de ce fait dan le vif du sujet pour défendre la cause des femmes homosexuelles car les motifs de ce rejet ne me semblent ni convaincants, ni justifiés. *Arcadie* se bat depuis vingt-cinq ans pour la reconnaissance de nos droits et notre intégration dans la société actuelle. Pour cela le Mouvement se veut celui d'hommes et de femmes, celui des homophiles sans distinction aucune. Il ne saurait être question de refouler l'élément féminin ou de lui marquer une quelconque hostilité. Certes, il a été impossible de trouver une responsable du « groupe femmes » en *Arcadie,* je le déplore autant qu'elles. Ce que je voudrais c'est que les Arcadiennes ne se sentent pas exclues du Mouvement à cause de ce mysogisme latent ou primaire mais trop fréquent à mon goût. La femme homosexuelle a non seulement souffert de sa nature tout comme nous mais également du fait d'être femme donc sous-considérée. Les mouvements féministes ont permis de réels progrès dans certains domaines mais pas toujours dans celui de l'homosexualité. Dire que les lesbiennes sont plus ou moins bien acceptées me semble une contre-vérité. Lorsque j'entends bon nombre d'homophiles s'exclamer : « elles ont un caractère épouvantable et ressemblent à des Jules » ou encore « après tout elles n'ont pas de problèmes d'intégration comme nous ». Devant de tels propos je ne puis que m'inscrire en faux. Quant à ceux qui prétendent que la profusion de films montrant des scènes pornographiques avec présence de deux femmes est une preuve de cette acceptation, je considère qu'ils ne comprennent pas grand-chose au problème. Les femmes elles-mêmes sont contre cette image qu'on donne d'elles. Il ne s'agit pas là d'homosexualité, mais plutôt de bestia-

lité servie en pâture aux amateurs, détracteurs de la femme en tant qu'objet sexuel et non autre chose ! Deux exemples à eux seuls peuvent illustrer cette intolérance à l'égard des homosexuelles. Le cas de M... est tout à fait éloquent. M... travaille en tant que secrétaire dans une importante société du Midi de la France. Depuis des mois elle subit les quolibets et les pressions de son directeur. Celui-ci a découvert son homosexualité. D'autre part il a proposé à M... de venir chez lui dans des buts peu avouables. En 1978 il est encore de bon ton que les secrétaires couchent avec l'employeur. Seulement M... ne veut pas d'avancement dans ces conditions. Résultat : on cherche à la faire démissionner de son poste par tous les moyens. Plus grave est le cas de L..., compte tenu des conséquences. L..., Arcadienne mariée et mère de deux enfants, se dévoue à aider bon nombre d'homophiles. Hélas son mari qui ne vit pas avec elle ne semble pas du tout apprécier le comportement de son épouse. Il demande le divorce aux torts de sa femme ainsi que la garde de ses enfants. Il obtient gain de cause grâce aux arguments suivants : L... étant lesbienne et ne fréquentant que des homosexuels cela constitue un danger pour la cellule familiale et l'éducation des enfants. Et l'image de pervertisseurs de la jeunesse revient une fois de plus ! Cet exemple méritait bien d'être cité pour qu'enfin chacun puisse dire que l'homosexualité féminine n'est pas plus acceptée que la nôtre. Il existe d'autres légendes concernant nos sœurs. Comme il est plus facile d'avoir une mauvaise réputation plutôt qu'une bonne elles n'échappent pas à la règle. Telle l'image préconçue de la femme « Jules », masculine à l'excès. Elle est aux homosexuelles ce que les « folles » sont aux homosexuels. Il s'agit là d'une infime minorité. Certes il y en a mais il ne faut pas en faire une généralité. De même qu'il me semble difficile d'anéantir la féminité qui sommeille au fond de nous il me paraît impossible qu'elles puissent en faire autant pour leur petit côté masculin. Mais ce langage en partie erroné provient d'une opinion publique mal informée et ne voyant les problèmes que sous un angle scabreux. Quant à affirmer que les femmes homosexuelles se jalousent entre elles davantage que les hommes je trouve cela tout à fait fantaisiste. Je connais les ravages de la jalousie et ce qu'elle peut provoquer, notamment dans des couples homophiles et comme par hasard il ne s'agissait jamais de femmes !

Tout ceci me conduit à une réflexion sur le mysogisme

de certains. Qu'ils me taxent de féministe s'ils le désirent mais je me permets de leur rétorquer que leur attitude est loin de la solidarité préconisée par *Arcadie*. Notre souci est celui de notre acceptation. Avant d'être acceptés par les autres il faut que nous le soyions par nous-mêmes et par ceux qui nous entourent, hommes et femmes. Aussi les Arcadiens devraient-ils être plus tolérants à l'égard de leurs consœurs et celui des femmes en général. Il ne faut pas oublier que certains mouvements féministes tels que le Planning Familial ont contribué à une information objective sur l'homosexualité et participés à bon nombre de débats aux côtés d'*Arcadie*. D'autre part les femmes sont beaucoup plus sensibles à nos problèmes et c'est de leur part que nous pouvons le plus attendre pour faire évoluer les choses dans le bon sens. Il faut savoir accepter nos différences, vivre intelligemment et nous aimer les uns les autres, Arcadiens et Arcadiennes.

FLORÉAL DURAN.

JEAN CLAMOUR

UN NUAGE AU PLAFOND

« Yves et Bruno se réchauffaient-ils trop souvent ensemble ? »

Ed. Calmann-Lévy — 160 p. — 40 F

DE L'INDIGNATION ! ...

Il y a des professionnels de l'indignation comme le sénateur Marcilhacy. Le quotidien communiste s'émeut en permanence « de la politique anti-sociale du gouvernement » tandis que les journaux de droite dénoncent « les grèves qui paralysent l'économie du pays ». L'attentat commis contre un foyer d'étudiants juifs à Paris a suscité des titres alarmistes du genre « Bientôt une nouvelle nuit de cristal ? » (*Le Monde* du 29 mars). Les commerçants de la capitale se sont dits excédés du bris un peu trop fréquent de leurs vitrines par quelques voyous. Parmi tant de sujets d'inquiétude et de scandales, ce mois de mars était porteur d'une innovation : le journal *Le Monde* annonçait en première page « Nouvelles exécutions d'homosexuels et de proxénètes en Iran ». C'était un constat, une annonce et en même temps une marque de réprobation. C'était la première fois surtout que je lisais dans mon quotidien l'annonce d'une semblable catastrophe. Journaux et radios dans le sillage ont mentionné ces exécutions au point que cette nouvelle m'a paru suspecte. Est-ce qu'il n'y avait pas là-dessous quelque manigance, une manifestation de dépit contre « l'ayatollah » par homosexuels interposés ? Il y a belle lurette en effet que des états « progressistes » ou « fascistes » exécutent les homosexuels sans que cela cause de l'émotion. Toutes les révolutions depuis cinquante ans, qu'elles soient « rouges » ou « blanches » exécutent en premier les minorités sexuelles. Pourquoi mon journal n'avait-il pas dénoncé plus tôt ces faits pour s'en indigner ? Je me suis raisonné un peu. Trop accoutumé à lire du mal des homophiles je ne pouvais croire à l'impartialité du journaliste et j'avais tort. Car c'est en fin de compte une bonne nouvelle que la vie et la mort de quelques homosexuels, quelque part sur la planète, suscite pour la première fois de l'indignation.

BORIS DELAVIGNE.

AUX HOMOSEXUELS ET... AUX AUTRES

Pourquoi ne pas laisser les hommes vivre libres,
Choisir leurs sentiments, leurs goûts, leurs amitiés ;
Ils devraient, sans contrainte, analyser les fibres
Qui forment leur égo, dont ils sont héritiers.

Je ne peux concevoir que l'on puisse juger
L'humain sur son désir, sa manière d'aimer.
Personne n'a le droit sur terre de s'arroger
Des pouvoirs en ce sens, dont celui de blâmer.

Pourquoi l'homosexuel serait-il critiquable
S'il respecte son cœur, son prochain et sa loi.
Pourquoi le condamner de façon implacable,
Au lieu de le comprendre, de lui laisser sa foi.

Et puis qui juge qui, est-ce le bon, le juste,
Celui qui, chaque jour, apporte de l'amour,
Le pur, le vertueux ou le vieillard auguste,
Est-ce l'homme d'esprit fait de joie et d'humour ?

Non, c'est toujours l'aigri, le refoulé, le pleutre
Qui cache sa faiblesse sous un masque viril ;
Le sot influencé qui ne peut rester neutre,
Le vantard imbécile ignorant le subtil.

Est-il un parallèle entre TCHAIKOWSKI,
Entre les grands Génies, les nombreux homophiles,
Entre les hommes bons qui forment cet acquit
Et ceux qui ne sont pas d'intrépides Phamphiles ?

Je ne suis pas homo mais ils restent mes frères.
J'apprécie leur courage et je suis avec eux
Quand il leur faut combattre contre les arbitraires
Qui descendent du vil, comme un torrent boueux.

ANDRÉ DELACOUR.

LE GHETTO HOMOSEXUEL
ILE GAIE OU ASILE TRISTE? (1)

par GEORGES-JULIEN OHM.

— III —

Rien ne serait plus acceptable ou même confortable socialement, légalement et moralement, que de pouvoir expliquer une fois pour toutes l'homosexualité comme un phénomène dû soit à un complexe œdipien, soit à l'empreinte. Si cela était effectivement le cas, la personne homosexuelle ne serait plus responsable de son homosexualité. Une telle théorie déterministe est rassurante : elle transforme la question de responsabilité en question de culpabilité. Personne n'est responsable dans le sens strict du mot. Pourtant, qu'une personne puisse librement choisir d'être homosexuelle, une telle proposition s'oppose, jusqu'à les détruire, aux valeurs morales et concepts légaux sur lesquels reposent notre société actuelle.

Poser la question de l'homosexualité en termes de choix, de volonté libre, implique que tout être humain a la capacité et le droit de décider de sa propre orientation sexuelle. En fait, le verbiage habituel sur la volonté libre ne vise qu'à justifier deux concepts indispensables à la vie sociale : la responsabilité et son contraire, l'irresponsabilité. Le plus curieux est qu'aucun hétérosexuel ne parle de son hétérosexualité comme l'ayant choisie mais affirme, par contre, qu'il refuserait d'être homosexuel. Si on admet la possibilité d'un refus sexuel, elle doit s'appliquer aussi bien à l'homo qu'à l'hétérosexuel. D'autant plus que refus et choix impliquent réciproquement une démarche dialectique. La

(1) Voir *Arcadie*, nos 302-305.

question du choix étant insoluble, on tente de l'éviter. Elle se manifeste néanmoins de façon déguisée.

Volonté libre, responsabilité, santé, nature, conformité, etc., tous ces concepts sont compris comme synonymes et même confondus. En réalité, seule la personne qui accepte de se conformer jouit de la liberté sociale et légale, tandis que celle qui s'y refuse est privée de sa liberté. Ce n'est qu'une simple rhétorique de prétendre qu'une personne jouissant de sa liberté est douée de volonté libre, capable de choix, et que le non-conformé obéit à des pulsions aveugles, privé par conséquent de volonté libre et incapable de choix. La théorie déterministe des pulsions aveugles n'est qu'une façon symbolique de reformuler la privation de liberté réelle, tout en postulant que cette privation est due à des facteurs internes. Il ne s'agit ici que d'une transposition d'un extérieur à un intérieur. A vrai dire, si le non-conformé n'est pas doué de volonté libre c'est qu'il a été privé de liberté réelle. En prison, toute manifestation de volonté de la part des prisonniers est interprétée comme opposition à l'autorité. Un citoyen conformé a le droit de se déplacer. Quand il se déplace, on dit que c'est parce qu'il le veut. Un prisonnier n'a pas ce droit. S'il se déplace, il ne s'agit plus de volonté libre mais d'une infraction. Personne n'est libre de faire ce qui est interdit. Quoi qu'on prétendre, le prisonnier représente l'archétype du non-conformé, particulièrement le prisonnier politique. Mais peut-on vraiment dire qu'une personne puisse se conformer librement, vu que, si elle ne se conforme pas, elle est privée de sa liberté ? En dépit de l'opinion populaire et des théories juridiques, la liberté n'est accordée que dans la mesure où la personne se conforme, la conformité comprise ici comme synonyme de santé, de bonne adaptation et de volonté libre.

Les hétérosexuels, étant en majorité, se définissent comme sains, adaptés, doués de volonté libre. S'il en est ainsi, comme ils le souhaitent, il semble que, en refusant d'être homosexuels, les hétérosexuels aient librement choisi leur orientation sexuelle. Si au contraire, l'hétérosexualité est déterminée, les hétérosexuels, au même titre que les homosexuels, ne sont capables ni de choix ni de volonté libre quant à leur orientation sexuelle. Alors, pourquoi affirmer que l'un est « normal » et l'autre ne l'est pas, étant entendu que la volonté libre et la normalité sont traitées comme synonymes ? Pourtant, si l'inverse est vrai, si l'hétérosexuel

n'est pas déterminé, mais au contraire choisit son orientation, pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'homosexuel ? Dans ce cas-là, un hétérosexuel pourrait choisir d'être homosexuel. Une conclusion inévitable s'impose : la rébellion est légitime.

Pour une société conformiste, la rébellion pose un problème épineux. Si la rébellion résulte d'un acte de volonté libre, cela implique qu'une « vérité » puisse en confronter une autre, de la même façon qu'un ordre social tel que le socialisme se confronte à un autre tel que le capitalisme. Voilà donc pourquoi la rébellion, comme toute forme de non-conformité idéologique ou comportementale, est presque toujours rationalisée à l'heure actuelle, comme si elle était déterminée par des facteurs pathologiques, ce qui équivaut à l'absence de volonté libre. Effectivement, la rébellion est un sujet gênant, à éviter autant que possible ; il en va de même pour des sujets tels que la liberté ou le choix. C'est pourquoi la bonne bourgeoisie « scientifie » la sexualité en termes de préférence ou d'orientation, celles-ci étant conçues, à leur tour, comme déterminant le comportement manifeste.

Les psychanalystes se veulent objectifs devant l'homosexualité, mais rien n'est moins vrai. Ils ne sont ni moralement ni socialement objectifs à l'égard de l'homosexuel. Ils l'ont objectifié, n'en ont fait qu'un objet ou (comme Foucault l'a bien démontré) l'ont chosifié.

Que la thèse déterministe soit scientifiquement valable ou non, ne résout en rien le problème et passe à côté de la question. Comme le dit un proverbe anglais « l'autopsie ne ramène pas la victime à la vie ». La question qui demeure est celle de la liberté : dans une société véritablement libre, moralement et légalement, tout homme doit jouir de la liberté de ses actes, hétéro ou homosexuels, n'importe quand, avec n'importe qui, si ce n'est n'importe où, et que le ou la partenaire soit d'accord. Expliquer psychiatriquement pourquoi un tel est homosexuel ne saurait justifier la persécution des homosexuels. La véritable question demeure toujours, bien que trop fréquemment camouflée : un homosexuel a-t-il le droit de vivre son homosexualité ? Selon le dogme de la psychiatrie actuelle, la personne dite « saine » est considérée comme douée de volonté libre, mais le névrosé comme obsessionnel et compulsif. Un passage de Rollo Day vaut la peine d'être cité ici : « Freud avait raison en ce qu'une causalité déterministe rigide s'opère chez

les névrosés et les malades. Mais il avait tort d'appliquer cette théorie à toute expérience humaine. »

Si Freud a raison, justice, responsabilité, moralité, etc. ne sont que des fictions : liberté et choix sont des concepts absolument inutiles. Dès lors, il ne peut y avoir de distinction non-arbitraire possible entre santé mentale et psychopathologie. Nous retrouvons le sempiternel problème de la prédestination. Le pécheur, aussi bien que le saint, a été prédestiné à devenir ce qu'il est : le criminel, aussi bien que le citoyen respectable, a été déterminé par des facteurs antérieurs et/ou inconscients qui l'ont fait devenir ce qu'il est. Pourtant, si May a raison d'affirmer que l'état de santé dépend de la volonté libre, comment alors différencier conformité et santé ? Nous avons montré en quoi le conformé, de par sa conformité, jouit d'une certaine liberté grâce à laquelle il peut agir « librement », tandis que le non-conformé, privé de sa liberté, ne peut aucunement agir sans provoquer la contre-réaction inhibitrice de l'autorité. Nous sommes en présence de deux systèmes absolument incompatibles : d'un côté, la prédestination ou le déterminisme, de l'autre, la volonté libre.

L'analyse critique a suffisamment montré la facticité de ce pseudo-problème qui relève d'une contradiction antinomique inhérente à la pensée elle-même. Cela n'empêche nullement la plupart des écoles psychiatriques actuelles d'adhérer aveuglément aux hypothèses déterministes, ni le système juridico-légal de soutenir les hypothèses contraires de la volonté libre. Cela est même très pratique ! Quand un problème juridico-légal résiste à toute tentative de résolution à l'intérieur du système juridico-légal lui-même, il passe du tribunal au cabinet médical, et, de temps à autre, réciproquement. Il est regrettable que l'avocat et le psychiatre continuent à « philosopher » ainsi, sans la moindre connaissance philosophique requise. Aucun médecin ne pourrait exercer sans formation médicale rigoureuse sanctionnée par le diplôme, et il en est de même pour l'avocat. Néanmoins, ils s'autorisent à professer l'éthique et la morale sans aucune formation, d'où ce sophisme moderne comparable à l'antique critiqué par Socrate.

Quand un homosexuel défend son droit d'être homosexuel, il affirme implicitement qu'il a *choisi* de l'être, que son choix est un *véritable* choix, c'est-à-dire qu'il a fait son choix grâce à sa capacité de raisonner ; en cela, aux yeux de la société du moins, il se déclare ouvertement rebelle,

qu'il le veuille ou non. Les limites de la raison et de la responsabilté humaines sont en jeu, car certains « choix » sont déraisonnables, donc interdits, même tabou. Ici la contradiction est nette : lorsqu'il s'agit d'interdiction ou de tabou, le choix est hors de question, selon la moralité occidentale contemporaine telle qu'elle est « scientifiée » en psychiatrie moderne. Certains choix sont définis *a priori* comme aberrations, donc comme non-choix. De qui se moque-t-on ?

Pourtant, certains psychanalystes affirment que leur but n'est pas de guérir mais de rendre conscient l'inconscient. Autrement dit, c'est l'*insight* et non la cure qui compte. Freud lui-même avait avoué que sa tâche n'était pas de faire changer ses patients, mais de les aider à se comprendre afin qu'ils puissent changer s'ils le désiraient. Si c'est effectivement le cas, un patient homosexuel a le choix entre rester homosexuel ou devenir hétérosexuel. Citons Helene Deutsch qui jugea une de ses malades guérie lorsqu'elle assuma son homosexualité.

Si le patient peut vraiment décider de changer ou non, alors le concept de déterministe inconscient est réfuté par la pratique de la psychothérapie même. Et l'on ne résout pas le problème en prétendant que le désir, même le désir de changer, est déterminé. Car, si le choix présuppose le désir, et si le désir est déterminé inconsciemment, comme le veut la métapsychologie freudienne, le choix est donc déterminé. De même, une décision déterminée n'en est pas une du tout. Voilà pourquoi l'homosexuel qui semble choisir ou décider d'être ce qu'il est pose un problème légal, moral et médical d'une importance considérable : Comment peut-on librement choisir d'être déviant ou anormal ? Comment peut-on librement se défaire de sa volonté libre ? Comment, dans une société de justice morale et légale, un homme raisonnable peut-il choisir librement de se révolter contre elle ? Une des façons, pour elle, de s'en sortir est de camoufler les aspects légaux et moraux du problème à l'aide d'une rhétorique psychiatrique ou pseudo-biologique déterministe.

Et puis le «détournement de mineurs » !... Pourquoi la société doit-elle soumettre les relations entre adolescents et adultes à une législation restrictive ? Pour protéger nos enfants seulement ?

Mais qu'est-ce qu'un mineur ? En fait, c'est celui qui n'est pas encore humain, du moins pas entièrement. L'adulte, par

contre, est responsable, c'est-à-dire qu'il « sait » ce qu'il ne faut jamais faire, et ne le fait en principe jamais. Si le mineur est vulnérable, facilement « détournable », c'est qu'il ne se sent pas encore obligé de respecter les interdictions comme le font les soi-disant adultes. Donc, le mineur n'est pas jugé doué de volonté libre, puisqu'il se sent libre de vouloir l'interdit. Il n'accepte pas que l'interdit soit interdit ; voilà pourquoi il n'est pas encore jugé adulte. Bref, l'adulte est jugé adulte, c'est-à-dire doué de volonté libre, parce qu'il se conforme, choisit ce qu'il faut choisir, refuse ce qu'il faut refuser. Le mineur, par contre, n'est pas jugé doué de volonté libre, parce que, de temps à autre, il prend la liberté de ne pas se conformer, choisit ce qu'il devrait refuser, refuse ce qu'il devrait choisir. En conséquence la liberté de faire ce qu'il veut ne lui sera accordée que lorsqu'il fera tout ce que la société lui impose, autrement dit, lorsqu'il ne fera pas toujours ce qu'il veut.

Encore plus curieuse est, en France, l'interdiction générale des rapports sexuels avec des moins de quinze ans, et surtout sa prolongation jusqu'à dix-huit ans au sujet des rapports homosexuels. En d'autres termes, un jeune Français est hétérosexuellement majeur à quinze ans, mais homosexuellement majeur seulement à dix-huit ans et un jour. Alors, à partir de ce « fameux » jour, un garçon peut être adulte *et* homosexuel, mais pas avant. En Angleterre, c'est à vingt et un ans ; ailleurs, c'est parfois jamais.

Comment interpréter tout cela ?...

Nous faut-il supposer que les rapports homosexuels demandent encore plus de maturité que les rapports hétérosexuels, du moins en France et en Angleterre ? C'est-à-dire que les homosexuels ont une plus grande maturité que les hétérosexuels ?...

Sûrement pas !

Le cœur du problème est : si un jeune garçon peut choisir d'être hétéro et rien qu'hétérosexuel avant dix-huit ans, comment, après cet âge, peut-il vraiment choisir d'être homosexuel (dans la mesure où ces deux choix sont véritablement antagonistes) ?

Considérer l'homosexuel mineur ou majeur, comme une personne normale, membre respectable de la société, qui, après mûre réflexion, a librement choisi d'être ce qu'il est, cette considération équivaudrait, pour l'homme occidental contemporain, à une révision totale de ce que sont la liberté, le choix, la raison, la responsabilité, la masculinité,

la nature humaine elle-même. Il ne s'agit pas simplement du sens et de la fonction de l'érotisme, mais plutôt d'une critique détaillée des différentes formes de justice sociale et, simultanément, d'une recognition des limites de la science et de la médecine. Il s'agit surtout d'une reconnaissance de l'impossibilité à établir une vérité éternelle ou absolue, soit interne, soit externe, par laquelle un système social ou moral puisse se justifier. Voilà en quoi l'homosexuel n'est pas uniquement celui dont le comportement sexuel n'est pas conforme. Il n'est habituellement ni philosophe, ni rebelle, pas même considéré comme une personne, du moins quant à sa sexualité, mais plutôt comme un « phénomène ». De par sa simple existence ou, pour être plus exact, de par son comportement complexe, l'homosexuel est une réfutation vivante des fictions que l'occidental contemporain tient pour vraies, fictions qui constituent les bases même de la justice aussi bien que de l'injustice sociales et morales. Tel le fou à l'âge classique, l'homosexuel, ne respectant pas les conventions, annonce une vérité qui doit être définie comme mensonge. Puisqu'il est dangereux d'admettre cette vérité comme vérité, l'homosexuel doit être réduit au silence : exclusion et/ou incarcération sont les moyens les plus efficaces. Quelle est cette dangereuse vérité ? L'existence d'une alternative, de certains aspects du potentiel humain jusqu'ici non développés ou inexplorés, et de nouvelles formes de liberté.

Avant de conclure, résumons brièvement la thèse principale. Nous avons soutenu que la déviance n'est qu'une autre forme de conformité, et que le non-conformé est privé de la liberté dans la mesure où il ne se conforme pas. En d'autres termes, le déviant, ou non-conformé, n'est qu'un type particulier de conformé plus ou moins privé de sa liberté. Il est une victime dont la société a toujours besoin. C'est le rôle du déviant, voire même sa fonction, de se conformer à travers la non-conformité, ce qui justifie la privation de sa liberté, son oppression, son état de « victime ». Nous avons aussi soutenu que le conformé n'est libre que dans la mesure où il se conforme, et que personne n'est libre de refuser de se conformer. Autrement personne n'a le droit de ne pas se conformer. Aucun citoyen ne peut choisir de désobéir à la loi ; celui qui le fait perd toute possibilité de choix ultérieur. Désormais, la société le traitera comme irresponsable. De ce fait, il sera privé de toute possibilité de choix. En clair, conformité n'est pas liberté,

mais soumission volontaire à l'emprisonnement du comportement social dans certaines normes culturelles. La conformité n'est autre qu'une obéissance aveugle, récompensée par des privilèges appelés « libertés », tandis qu'une conformité sans soumission ni obéissance aveugle, la « conformité non-conforme », n'en retire aucun privilège, surtout pas celui appelé liberté.

Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, l'homosexuel, en tant que déviant, n'est qu'un conformé déguisé. Voilà exactement pourquoi l'homosexuel provoque une réaction violente. Monsieur Tout-le-Monde se sent menacé devant ce « dévié », ce « dévoyé », sans bien savoir pourquoi. Monsieur Tout-le-Monde exprime sa peur et son anxiété sous forme déguisée de dégoût et de répulsion : il somatise sa réaction envers l'homosexuel en tant que *homo éthicus*. Rien de plus facile que de rationaliser le dégoût et la répulsion. Plus difficile est de rendre compte de la peur ou de l'angoisse : « Il n'est pas normal ce type-là, i' m'donne envie de vomir. »

Ce qui menace Monsieur Tout-le-Monde n'est pas l'homosexualité d'un homosexuel mais le fait que, là devant lui, en chair et en os, se trouve une forme d'humanité ayant, en principe, des droits moraux et légaux, mais qui, de par sa simple existence, contredit la conception que lui, Monsieur Tout-le-Monde, a de lui-même et celle de l'univers entier ; de surcroît, cet « étranger », ce « phénomène » dans l'ordre naturel, incarne certains problèmes qui le dépassent, à savoir les problèmes de liberté, de choix, de responsabilité, de justice, etc. Monsieur Tout-le-Monde préfère la conformité à la compréhension. En fin de compte, il ne veut absolument pas changer. Rien n'est plus angoissant que l'inconnu, et cet « étranger », ce prétendu être humain qui se proclame homosexuel, cet homosexuel qui se veut être humain, demande un changement, réclame une vraie liberté. Monsieur Tout-le-Monde voit sa conformité menacée, sa tranquillité d'esprit dérangée. Il est troublé par cet « étranger », surtout lorsque « l'étranger » dit : « Je suis un des vôtres. »

Ce n'est pas rien d'exiger que toute une société révise non seulement son système légal, moral et médical, mais aussi sa conception même de la nature humaine, afin qu'une minorité puisse y trouver sa place légitime. C'est pourtant ce qu'exige l'homosexuel lorsqu'il défend son droit de vivre comme un tout, avec dignité et intégrité, lorsqu'il réclame

son statut d'être humain, membre de la société, lorsqu'il refuse de se laisser traiter « comme ça », comme un curieux phénomène sexuel, un objet.

GEORGES-JULIEN OHM.

MES PARENTS SACHEZ-LE

Disque 45 tours

Compositeur : **Michel Frantz**

Parolier : **Jacques Gabriel**

Interprété par Daniel Roux

15 F (18,50 avec poste)

CLAUDE MAURIAC

LE BOUDHA S'EST MIS A TREMBLER

« *Roman d'amour...* »

Grasset — 156 p. — 40 F

JEAN-NOEL PANCRAZI

LA MÉMOIRE BRULÉE

« *Les deux hommes se retrouveront-ils ?* »

Ed. Le Seuil — 40 F

ABDELAZER,

OU LA VENGEANCE DU MAURE

Malgré la trace profonde des deux rides qui, de chaque côté du nez, ont creusé leur sillon, malgré le front plissé et dégarni que dissimule sans illusion une mèche blonde où se mêlent quelques fils d'argent, Alfred refuse plus que jamais le vieillissement (1). Il n'a pas hésité à modifier sa coiffure et à supprimer des lunettes qui alourdissaient son regard, lui donnant un air faussement docte. Maintenant il arbore une tenue en jeans sélectionnée dans un bazar de surplus américains. Il se délecte déjà de la surprise qu'auront prochainement Irène et Patrick lorsqu'ils l'accueilleront à Excnevex ! Qui sinon Abdelazer est l'artisan de ces métamorphoses ? Mais le changement le plus notoire, c'est chez le garçon qu'il saute aux yeux : il s'esclaffe, parle haut, fait des pitreries. On aurait du mal à connaître en lui l'adolescent sournois et cauteleux du Tilt... Quand, soudain devenu sérieux, il prononce : « nhebbek » avec cette suavité qui lui est propre, on est désormais tenté de le croire.

La chambre ne conserve plus son charme des premiers jours. Ne vaut-il pas mieux s'ébattre à l'air libre dans un de ces innombrables lieux publics où pèse à chaque instant le risque d'être vus et condamnés ? Ah jeux coupables vécus ainsi à la barbe du monde comme un éternel défi ! Autoroutes, parkings, cinémas, sans oublier les recoins propices du théâtre antique de Fourvière, nul endroit n'a échappé à leur fantaisie, à leur délire sensuel. C'est à celui qui propose le premier la situation la plus audacieuse, la plus cocasse et ces divertissements où l'amour est Roi les pousse à inventer toujours davantage, à aller toujours plus loin. Chose étrange et si réconfortante à la fois, la source de ces caresses variées à l'infini paraît intarissable ; leurs

(1) Voir *Arcadie*, n° 305.

lèvres, leurs mains jamais en repos tissent la trame d'une Ode insensée digne d'Anacréon...

La randonnée à Satolas constitue à elle seule un authentique chef-d'œuvre du genre : un aéroport, quelle aubaine ! On se sent presque aux portes de l'Afrique et l'on s'aime encore plus follement : dans les toilettes, dans le secret ouaté d'un salon fermé à la foule, à quelques mètres seulement de ces policiers qui scrutent sans désemparer les alentours à la jumelle et, suprême raffinement, jusque dans la baignoire immaculée d'une somptueuse chambre encore inoccupée et dont la porte, au troisième étage, reste imprudemment ouverte ! La manière dont ils ont été surpris en quittant ce refuge n'a que le mérite de rendre encore plus héroïque leur fuite éperdue et bruyante à travers les corridors !

Alfred évite de trop calculer ce que lui auront coûté ces fredaines. Le temps ne compte pas, l'argent non plus. Il sait que ces folies répétées plaisent à son ami et que leurs relations s'épanouissent désormais sous un jour nouveau. Abdelazer n'évoque plus les anciens prétendants ; hors d'haleine, comme pris de vitesse et de vertige, il semble ne consacrer ses loisirs qu'à Alfred. Cédant également aux caprices de son protecteur, il improvise même des variations sur cet inépuisable thème qu'est l'Amour partagé. Qui, sinon lui, avait eu l'idée saugrenue de polissonner en plein ciel dans le dos du pilote qui les enleva durant trente minutes dans les nuées au-dessus de Bron ?

Ainsi les heures vécues dans les aéroports se succédaient sans se ressembler et Jupiter s'extasiait d'entraîner vers son Olympe un Ganymède aussi hardi...

Comment l'aventure finira-t-elle si elle doit finir un jour ? Alfred s'interroge. Sont-ils après tout si différents l'un de l'autre ? Un souci commun d'échapper à l'angoisse, aux affres de la solitude, aux déceptions en s'étourdissant ainsi ne les unit-il pas ? Alfred tout au moins pense qu'il en est ainsi pour son jeune ami qui supporte plus légèrement son état de chômeur.

Incapable de garder pour lui de tels débordements, il vient d'écrire leur histoire au Directeur d'une Revue qui avait jusqu'à présent la faiblesse d'être attentif à ses élucubrations. Pour la première fois, sa lettre délirante truffée de citations à la gloire des beautés de l'Islam lui vaut une réponse brève. Elle le déconcerte : « Libre à vous de n'écouter qu'Abdelazer mais souvenez-vous aussi de

l'Apprenti sorcier... Vous courez à l'abîme et bientôt, quoique vous tentiez, vous sombrerez. J'ai peur pour vous ; soyez fort. Amitiés. »

*
**

Ce matin, dernier jour de permanence à l'Académie, Alfred Bouriaud n'a guère envie de recevoir des leçons. Il réalise qu'il ne reverra pas Abdelazer avant trois semaines et qu'ensuite, il faudra s'organiser autrement. D'autre part, l'adolescent peut bien, d'ici là, avoir trouvé du travail et alors...

Les bureaux sont vides ; il y erre en proie au désœuvrement. Demain, sur la route de Chambéry il partira à la rencontre de son ancienne personnalité, de cet autre Moi : celui de la famille, celui des conventions, des préjugés.

Le téléphone grésille. La secrétaire en faction au standard lui transmet un appel. Il y a de quoi être perplexe en cette avant-veille du 15 août. Qui peut se souvenir en province que l'Education Nationale existe ? Alfred a entendu l'annonce monotone de la jeune femme ; c'est une communication à titre personnel. Il songe à Irène ; Patrick aurait-il eu un accident ? Non, c'est Abdelazer, il n'y a pas d'erreur possible malgré la mauvaise qualité de la réception, comme si l'interlocuteur était loin, très loin, presque insaisissable. Le garçon donne l'impression d'hésiter, de ne pas être seul. La voix mal assurée explique avec embarras que les choses vont plutôt mal depuis la malencontreuse « visite » d'une fille au Foyer, l'autre soir. Véronique, oh, je ne t'en avais pas parlé, à quoi bon, elle n'a jamais beaucoup compté... seulement, il ne fallait pas avoir l'air trop godiche vis-à-vis des copains ! Le malheur a voulu qu'on soit pris sur le fait par le Directeur ; — Me voilà à la porte ; elle était mineure, tu comprends !

Saisi au collet, Alfred balbutie des mots sans suite. Il faudrait y réfléchir ensemble. — Rejoins-moi ici pour ce soir et nous aviserons.

— Te rejoindre, mais j'ai à peine de quoi prendre le train et pour le stop, merci bien ! Un hôtel meublé m'accepte mais il faut payer deux mois d'avance, peux-tu m'avancer ?

Soucieux d'analyser plus sereinement la situation, Alfed hésite, temporise mais son jeune ami s'impatiente. Les

secondes s'égrènent et il risque de ne pas pouvoir régler la communication.

Revivant l'instant de leur séparation courageuse au pied de la statue d'Hippocrate, dans le calme oppressant du petit jardin Saint-Pierre, Alfred se résout à adresser un chèque.

— Un chèque ? Il arriverait trop tard et puis mes repas ne sont plus compris comme au Foyer, il faut tout de même que je mange et au prix où sont les moindres cantines ! Pour être à l'abri, vraiment à l'abri, mille cinq cents seraient nécessaires... Dis-toi qu'on ne se revoit pas avant le 15 septembre... on dirait que tu découvres ça maintenant !

Alfred se ronge les onles, flairant le piège :

— Mais enfin aucun autre... — Abdelazer l'interrompt :
— Non évidemment, as-tu oublié que tu avais pris toute la place ? — C'est un peu tard pour t'en apercevoir... J'ai besoin de cet argent. Comment faire ? Il faut venir.

— Venir ? Soit, écoute je ferai un détour pour t'apporter la somme demain matin, voyons : huit heures devant l'entrée principale du stade de Gerland, cela ne me gêne pas trop.

— C'est loin dis-donc !
— Veux-tu cet argent ou non ?
— D'accord, mais aller là-bas, à pied, tu te rends compte ! Sûr hein ?

Abdelazer a soudain raccroché. Alfred lentement reprend ses esprits ; « j'ai peur pour vous, soyez fort, amitiés » !

Mille et un soupçons le dévorent à présent. Cette « avance » qu'on lui soutire et puis Véronique... Devait-on croire ce que disait Abdelazer ? Berné, Alfred sent grandir en lui la conviction qu'il a été abusé, manipulé par ce mauvais génie dès les premières minutes de cette pantomime ; par malheur, lui ne jouait pas. Pour une fois qu'il était prêt à tenir bon.

Le matin sous la pluie diluvienne, les pensées en désordre, Alfred remâche sa rancœur. A la réflexion, on pouvait tout pardonner, tout sauf Véronique. Assurément le garçon devait ensuite lui donner de fameux détails... ce qu'ils ont dû rire dans son dos !

Luttant avec une énergie farouche pour chasser de ses souvenirs l'image affolante de ce corps souple et doré aux subtiles harmonies, Alfred prend ses résolutions. Distrait par la radio qui diffuse un passage de *La Moldau*, l'air préféré de Jean-Bernard que l'on entendait si souvent dans le séjour voisin, il laisse loin derrière lui les tours et les fumées opaques de la banlieue lyonnaise qu'engloutit un ciel bas et cuivré. Dès le surlendemain, le Directeur de la revue *Hermès* reçoit un télégramme ainsi libellé : « Merci, ai courageusement rompu — Alfred Bouriaud. »

*
**

L'automne tempérait déjà les ardeurs de l'été et l'immeuble avait retrouvé son animation coutumière. Alfred, à nouveau plongé dans ses livres et dans sa musique revoyait Jean-Bernard qui parfois lui souriait avec tendresse comme s'il avait pu deviner...

Irène remaniait de temps à autre son interminable thèse sur Arthur Miller et Patrick vivait au dehors : monde parfaitement clos où chacun se barricade, s'isole, dépérit à vue d'œil. Le Directeur d'*Hermès*, sans doute curieux de suivre à distance le cas particulier que présente Alfred en matière d'homosexualité, avait tenu à expédier un second billet encore plus laconique, étrange dans sa prophétie : je prends acte de votre décision hâtive mais je ne change pas d'avis ; courage !

Aujourd'hui, Alfred a été appelé à comparaître devant le juge R..., rencontré en maintes occasions pour des affaires de délinquance. Il découvre alors, dans son cabinet, l'affligeante réalité.

La gêne du magistrat est éloquente et la formule rituelle « mon cher ami » si coutumière entre eux devient malaisée.

— Connaissiez-vous bien Abdelkader Smati ?
— Je l'ai rencontré quelquefois.
— Quelquefois ! — Le juge, retranché derrière ses lunettes esquisse un sourire narquois. — Lui, en revanche, paraît vous avoir vu souvent, tout au moins s'il faut en croire l'instruction !

— L'instruction ?
— Oui depuis que la police a mis fin à une série de méfaits auxquels il a participé durant les deux mois écoulés ; le dernier en date remonte au trois donc à une

semaine : attaque d'un pompiste de Villeurbanne vers zéro heure trente dans la nuit de vendredi à samedi. Le raid a tourné court : le gardien est mort... Oh, rassurez-vous, Abdelkader n'est que complice mais l'addition s'alourdit pour lui. Naturellement, il est mineur : seize ans et demi, cher monsieur ; je sais, on leur donne parfois davantage.

Alfred interroge le juge d'un regard quasi bouleversé.

— Vous semblez douter de son penchant pour la violence. Tout s'explique : n'a-t-il pas lui-même affirmé qu'il était devenu violent à cause du racisme, de notre racisme à tous et aussi par votre faute...

— Ma faute ?

— Vous l'auriez abreuvé de belles paroles puis abandonné sans raison, un de ces matins, le laissant choir sans ressources. La vie facile et ensuite plus rien, on connaît cela. D'ailleurs, il a fourni des preuves patiemment, diaboliquement accumulées contre vous à mesure que grandissait en lui la crainte d'une trahison possible de votre part !

— Des preuves, mais de quoi ?

— De vos relations, disons particulières : un journal émaillé de fautes d'orthographe dans lequel il raconte votre aventure très en détail décrivant les lieux de vos exhibitions, citant les personnes rencontrées — nous avons pu déjà vérifier dans plusieurs magasins — et surtout ces photos dont une paraphée de votre main : quel aveu et quelle imprudence ! Aviez-vous perdu la tête ? Tout cela a été récupéré dans l'appentis qu'il occupait rue Romarin. Sa famille, une smalah de sœurs mariées et indifférentes mais aussi un oncle paternel, ancien harki, peu sensible à vos mœurs, peuvent vous valoir de sérieux ennuis. Précisons que depuis la disparition des parents, l'oncle faisait office de tuteur. Votre carrière, mon cher, y pensez-vous ? Tout de même, si je vous avais cru « comme ça » !

Mais Alfred n'entend déjà plus. Appuyé sur les accoudoirs du siège, il laisse vagabonder son esprit qui l'entraîne plusieurs années en arrière sur cette plage déserte où côte à côte marchaient deux enfants. L'un aurait bientôt dix-sept ans et l'autre trente-quatre, juste le double. Il se remémore la pathétique correspondance venue d'Andalousie et qui pendant des semaines lança le même cri : reviens ! Les lettres de Juanito ! Et d'un seul coup, plus rien : tout

s'était brisé, brisé à jamais parce qu'Alfred trop veule, incapable de rompre avec son confort, avec sa misérable sécurité de fonctionnaire avait sacrifié l'Amour à tout le reste... Equitable revanche, Juanito depuis le temps avait dû connaître un autre bonheur et oublier mais lui, expiant son crime, était condamné à se souvenir encore et toujours. Trahir l'être aimé, y a-t-il rien de pire ?

Interrompu quelques instants par le téléphone, le juge rallume sa pipe :

— A vrai dire, j'ai peu l'habitude de ce genre d'intrigue mais je ne crois pas ce gosse-là foncièrement mauvais, seulement un peu trop sensuel et un peu trop paresseux à l'instar de beaucoup de ses congénères... Vous trouvant différent des autres pour qui l'argent seul a de l'importance, il s'est attaché à vous à sa manière ; par la suite, il n'a plus admis que vous puissiez lui échapper. C'est une forme d'affection profonde...

Alfred conçoit enfin qu'Abdelazer s'était sans doute mis à l'aimer vraiment et son appel de détresse n'était pas une feinte. Dans son désespoir, dans sa rage d'être trahi, le garçon résolu à se saborder avait tenté de l'entraîner volontairement dans sa chute : « la vengeance du maure » ou plus simplement choix héroïque de l'unique possibilité qui leur restait : être unis dans le même naufrage. Ah mourir en plein ciel ! Alfred se rappelle l'avion, son rêve fou de voir au même instant leur deux vies s'achever ensemble confondues dans le même dénouement. Vision romanesque, pensées déraisonnables mais que devient l'Amour lorsqu'il y entre un gramme de raison ?

— Un conseil, n'intervenez à aucun prix et attendez ; on doit pouvoir sans fausse manœuvre vous éviter l'infamie d'un procès ultérieur. Que diable, nous vous connaissons assez ! Oubliez ce garnement et nous nous chargeons de l'oncle...

— Pardonnez-moi mais je n'ai aucunement l'intention de me disculper, bien au contraire, je compte reconnaître pleinement mes torts. Je témoignerai en faveur de cet adolescent.

— Vous allez vous charger bien inutilement et ensuite...

— Oh non pas inutilement si mon témoignage peut alléger la sanction d'Abdelazer, je voulais dire d'Abdelkader. Quant à ma carrière, cher ami, cela va bien vous étonner, elle m'a déjà coûté fort cher ; quinze ans d'exil, quinze ans

d'avancement, quinze ans de mensonge. Je suis prêt à en finir !

Le juge contemple cet homme presque avec respect ; drôle d'homme, drôle de garçon ; et il ajoute :

— Je puis tout vous dire désormais ; savez-vous sa réponse quand on lui a demandé devant ces prétendues preuves accumulées contre vous pourquoi il différait sans cesse votre mise en accusation ? « Dur à expliquer, j'espérais toujours que Fred reparaîtrait ! »

Un large sourire s'est épanoui sur le visage d'Alfred. Il sait maintenant qu'il ne reculera plus. Pour la première fois sa vie prend un sens et puis sa démarche, son sacrifice devraient pouvoir le réhabiliter dans le cœur d'Abdelazer. La délinquance par désespoir est un suicide plus courant qu'on ne le croit mais il possède cet avantage sur tous les autres : il n'est pas définitif.

Qui peut dire si dans quelques mois, sinon dans quelques années, ils n'auront pas l'immense joie de se rejoindre comme le premier jour, n'ayant retenu du passé que ce qui valait la peine d'être précisément conservé : le double signe d'un véritable Amour ?

Et comme le premier jour, Alfred s'approchant d'Abdelazer lui dirait de sa voix troublée par l'émotion :

— Tu as de beaux yeux ! »

CLAUDE ARMEL.

LE REGARD DES AUTRES

ACTES DU CONGRÈS INTERNATIONAL

Tous les discours, toutes les conférences, les rapports des huit tables rondes, les allocutions du banquet de clôture feront l'objet d'un livre à paraître en octobre 1979.

POT-POURRI
OU CHRONIQUE DE DIVERS FILMS

Faute de grives, chers Arcadiens il faudra vous contenter... même pas de merles... ; de quelques plumes !

L'actualité est plus qu'avare en films de nature à susciter notre intérêt.

Aabattons-nous, faute de mieux, sur quelques fragments épars dans plusieurs œuvres.

Dans la **Cible Etoilée,** film d'aventure où John Hongh s'efforce d'évoquer la fin ambiguë du Général Patton en 1945, un personnage épisodique d'homosexuel antipathique, assez ridicule au demeurant, figure en bonne place au nombre des « vilains ».

Il sera châtié, mais l'encaisse-or de la Reichbank n'en sera pas pour autant retrouvée.

Dans le **Maître Nageur,** film aussi déplaisant que pénible de Jean-Louis Trintignant, nous avons droit à un véritable récital de Jean-Claude Brialy en maître d'hôtel archifolle. Evitez-vous cette épreuve.

Au moins dans le film de Jean Yanne **Je te tiens, tu me tiens par la barbichette,** plus astucieux que vraiment satirique, il nous est offert de voir le groupe de danse « Village People » dont, on le sait sans doute, l'homosexualité est par ailleurs proclamée bien haut.

Quelques plaisanteries dans la vente d'un hebdo intitulé **Travelos** reste bien anodines sans toutefois être désobligeantes.

Enfin dans **California Hôtel,** d'Herbert Rost, un des quatre sketches nous montre un couple plus complexe.

Deux Anglais, Maggie Smith et son mari Michael Caine, ont fait le voyage d'Hollywood à l'occasion d'une remise d' « Oscars ».

Nommée mais non couronnée, Maggie Smith très dépitée retrouve, fort tard dans la soirée, son antiquaire de mari prenant congé d'un assez beau garçon.

Elle ne peut s'empêcher de dire combien elle hait tout bisexuel homosexuel. « Ou le contraire », répartit avec flegme Michael Caine.

Peinture en définitive au cinéma plus fréquente de ces unions hybrides courantes dans la vie quotidienne qui ne peuvent engendrer autre chose que tristesse et insatisfaction.

Qu'il n'en soit pas de même, si possible, de cet article.

SINCLAIR.

LE BOIS DE LA NUIT

roman de DJUNA BARNES (1).

La réédition de ce livre est trop importante pour n'être pas signalée.

Une préface de T.S. Eliot suffirait à elle seule à en préciser la portée.

Il convient d'entrée de jeu de prévenir le lecteur : rien n'est aisé dans cette œuvre.

Les péripéties, aux yeux de l'observateur moyen aberrantes, comportent toutes une signification profonde et reléguer les personnages au rang de monstres serait s'abuser du tout au tout.

Le style, les images et les comportements ne peuvent qu'enchanter ou déplaire.

J'aimerais qu'ils captivent tous ceux des Arcadiens pour qui la lecture est autre chose qu'un aimable passe-temps, et qu'ils soient comme moi-même aussi déroutés que captés par les discours du docteur Mathieu-Puissant-Grains-de-Sel-Dante-O'Connor.

Tel un Tiresias de pissotière il a acquis le don de déchiffrer les émois de ceux qui l'approchent.

Sa verbosité sera indispensable pour décrypter le destin plus qu'étrange de trois femmes menant cette lutte implacable qui, pour beaucoup, est la vie.

Enfoncez-vous dans le Bois de la Nuit, vous risquez de n'en pas sortir semblable à celui que vous étiez en y pénétrant.

Soyez peut-être comme ces enfants au fait « de quelque chose qu'ils ne peuvent pas dire ; ils aiment le Petit Chaperon rouge et le loup au lit ! ».

SINCLAIR.

(1) Seuil.

PORTRAIT DE JULIEN DEVANT LA FENÊTRE

de YVES NAVARRE.

Yves Navarre, auteur fécond de romans et de pièces de théâtre, reste fidèle à l'homophilie dans ses livres, mais il sait à chaque fois en renouveler le sujet.

Sa dernière œuvre met en présence deux hommes appartenant à des milieux totalement différents. L'un est un juge d'instruction, déjà âgé, marié, grand-père, bourgeois sérieux dont la vie est exemplaire ; il est atteint d'une maladie qui ne lui laisse que peu de temps à vivre. L'autre est un adolescent de dix-huit ans, Julien, qui est en prison pour avoir allumé plusieurs incendies de forêt dans lesquels des victimes ont péri. C'est un garçon asocial, abandonné très jeune par ses parents, fugueur, précocement homosexuel (1).

Les voici l'un devant l'autre, dans le bureau du juge qui procède aux interrogatoires. En fait il ne fera guère qu'écouter Julien, sans parler ni faire de commentaires.

Cependant une étrange sympathie naît entre ces deux hommes que tout sépare.

La juge est condamné à mort par sa maladie. Va-t-il juger et condamner cet adolescent, que la société a déjà jugé d'avance ? A force d'écouter celui-ci se livrer entièrement, le juge commence à se poser des questions sur lui-même, sur la manière dont il a rendu la justice jusqu'à présent, sur sa vie en famille, en société, vie si banale, si rangée, et cependant qu'il juge finalement ratée.

Et il se sent attiré, fasciné par ce jeune homme qui a confiance en lui, qui lui a raconté avec détails ses nombreuses expériences homosexuelles, avant et pendant sa détention.

Mais le juge ne parlera pas, ne fera pas un geste. Et dans une scène extraordinaire qui clôt le livre, sans que l'on sache ce qu'il adviendra des deux hommes par la suite, il verra, bouleversé, de son bureau, Julien, devant la fenêtre ouverte, se déshabiller et, nu, frappé par la pluie d'un violent orage, connaître un orgasme spontané.

Yves Navarre, qui sait mieux maintenant discipliner l'abondance de son écriture, a toujours autant de talent pour faire vivre des êtres de chair auxquels on croit, et pour décrire la vie familiale et bourgeoise en province mais aussi pour faire éclater les phantasmes de ses personnages, c'est-à-dire, au fond les siens.

RENÉ SORAL.

(1) Ed. Robert Laffont. Prix : 38 F.

ATHAR LOUPIS OU L'ENFANT SANS INNOCENCE

de LOTHAR SEZNEC (1).

Ce premier roman a tous les défauts d'un premier roman : écriture trop facile, structure mal équilibrée, mélange de genres biographiques (auto- ou non, peu importe) et de psychologie qui se veut fouillée, souvenirs insuffisamment épurés ; ferveur et laisser aller de la plume ne fournissent que rarement des textes solides, sauf à prendre un ton d'éloquence convaincante, ce qui n'est pas le cas ici.

Tout le monde n'est pas Stendhal pour s'inspirer d'un fait divers, faire son miel des « petits faits vrais » ; et l'horreur d'un kidnapping puis d'un meurtre, même véridiques, hélas, et récents, ne suffisent pas à donner du génie à celui qui les relate. Tout le monde n'est pas André Maurois, qui avait si joliment inventé Méipe, ce pays consolateur et magique, où les enfants à l'instar de la jeune héroïne, se retrouvaient dès qu'ici bas l'incompréhension des adultes devenait trop pesante ; imaginer que le personnage s'appelle Athar Loupis, et se voie confier par les puissants de sa planète lointaine une mission particulière — laquelle ? — sur la Terre relève de la féerie adolescente, certes ; mais que le protagoniste se fabrique une ascendance étrange pour mieux supporter l'écœurante médiocrité de sa condition, est la chose du monde la plus courante, la plus banale : cet état prépubertaire disparaît habituellement de lui-même.

Ici, Patrice — on a du mal à le qualifier de « héros » — est, semble-t-il, initié à l'amour par un intrus (ch. XI)... Du moins croit-on le comprendre. De même, il faut, le livre terminé, revenir en II pour supposer que le Jean-Marie de ce début est le Noël (alias Jo) de la suite... RIEN ne nous y renvoie pourtant dans le cours du récit ; et nombre de personnages sont oubliés à mesure que l'on avance vers « le crime », le cauchemar, « la vengeance » (ce sont les titres des chapitres de la fin). Sans vouloir faire ce que, à notre avis, le livre aurait pu être, nous ne pouvons que regretter de voir des idées, des inspirations, des dons peut-être, si mal utilisés.

Le Prière d'insérer évoque complaisamment « les dédales d'un inconscient dominé par le sadisme et l'homosexualité ». Le premier terme (sadisme) est probablement mal compris ; quand au second (homosexualité), la tentation est grande de dire que nous n'avons rien à voir avec ce que ce livre voudrait en suggérer.

PIERRE NOUVEAU.

(1) Roman, Gallimard, 1er trimestre 1979, 240 p., in-8°. Prix : 49 F.

« PITHÉCANTHROPE »

de ADRIEN RHYXAND.

Qui d'entre nous, parmi ceux qui écrivent, à leurs moments perdus, n'a pas rêvé d'être LU par le plus grand nombre, en dépit des critères de l'édition On sent que l'on a un **mesage** à délivrer, mais, à croire ceux qui font profession de les trier, ces messages n'intéresseraient pas le public.

L'Amitié par le livre a permis à Adrien Rhyxand de se faire entendre. Ce n'est pas la première fois. Jadis, il a été rendu compte dans les pages de la revue **Arcadie** d'un livre écrit par le même auteur et publié par le même éditeur (**Mouthernaz,** voir **Arcadie,** n° 93, septembre 1961, p. 475).

Dans **Pithécanthrope,** Adrien Rhyxand déverse toutes les rancœurs accumulées le long de son existence : contre son géniteur (c'est lui le « pithécanthrope » — le narrateur est un enfant abandonné) ; les « gynagogues » ; l'Eglise, « un monstre d'orgueil et de rapacité » (p. 129) ; l'Académie, circonscription universitaire, « un de ces évêchés prétendus laïques » (p. 113) (le narrateur est instituteur) ; les « invertis féministes » (p. 131) ; les « direc**triques** » (p. 138) ; les mathématiques modernes (p. 139) ; l'armée, les femmes, les éditeurs (la femme est « un animal entre le chien et le flic », p. 216) ; les « biocrates » (p. 238) ; les « militantes emmelleffes » (même page) ; les « salauds », les « exploiteurs », les « rampants », les « inconditionnels du gaullisme et du marxisme », les « satisfaits de l'absurdité » (p. 241) ; « la margouille sans compétence spéciale qui grouille dans le substantiel fromage de l'immobilier » (p. 254), « qui bombine autour des profits en vue » (p. 256) ; les « monarques, énarques, synarques ou conarques de notre temps » (p. 260) ; « les zinzins de la société de sommation » (p. 264 : la première syllabe est volontairement oubliée) ; « les aventuriers du fric et de la trique... requins de la finance, pontifes de toutes les technocraties »... « pense-peu, pense-près, pense-petit, pense-plat » (p. 268) ; « les taxidermistes de l'histoire littéraire » (p. 276) ; les « surjules des nouveaux fascismes » (p. 278) ; les « guignols du progressisme » (p. 280)...

Il est vrai que le narrateur nous prévient : « Je parle pour moi. En espérant que ça fera du bien aux gens de mon espèce, aux éternels vaincus » (p. 270). « Je suis un raté » (p. 262).

Et l'homosexualité ? Elle est présente dans ce livre. Les « tendances pédérastiques » sont clairement avouées (pp. 203, 204, 207, 209, 213, 218, etc.) : « Je me suis cru homosexuel, alors que je ne l'étais pas plus qu'un autre, et plutôt moins. Le malheur est que je n'avais pas pu devenir assez allosexuel car, pour moi, c'est la femme qui avait joué le rôle de l'homme » (p. 258-259). « L'attrait homosexuel devait me révéler la noblesse du corps humain » (p. 274). « Inversion et homosexualité sont des notions presque antinomiques » (p. 266).

Quel jugement porter ? Il me semble que le travail d'un critique doit seulement consister à donner une idée de l'œuvre qu'il aborde, non à imposer sa propre vision des choses et être, par là-même, une sorte de penseur par procuration. Trop de critiques voudraient que les autres, singulièrement les auteurs, aient le talent dont ils sont eux-mêmes dépourvus. Dans la République des Lettres, le Peuple Souverain, c'est le lecteur, car, en littérature comme en amour, il n'est de plaisirs que partagés.

PIERRE FONTANIE.

JACQUES DE BRETHMAS

TRAITE DE CHASSE AU MINET

« Un récit drôle et émouvant sur le sexe des anges »

Ed. du Perchoir — 38 F

ISBN 2-903079-01-3 — Distribution : Alternative

TRICKS

de RENAUD CAMUS (1).

Il est des livres qui marquent par la sensibilité, la poésie et la douceur qui se dégagent du texte. Les tente-trois récits qui forment **Tricks** dérangent et choquent par leur âpreté. Ici il ne faut surtout pas s'attendre à une trame romanesque mais seulement à une suite d'aventures sans lendemains dont l'unique héros en est l'auteur lui-même. Renaud Camus nous conte ses multiples rencontres (homo) sexuelles dans certains endroits spécialisés et plus particulièrement au Manhatann. Point de sentiments ! Place à la nouvelle littérature dite « virile », celle du cuir et du blue-jeans. Si l'avertissement de l'éditeur stipule qu'il ne s'agit en aucun cas ni d'un livre pornographique ni d'une œuvre érotique je n'en pense pas moins le contraire. J'ajouterai même que le mauvais goût y profuse. Les mots voulant dire ce qu'ils veulent dire aucun détour de langage semble possible. Un « cul » est toujours un « cul » et j'en passe encore car l'auteur se complait à décrire ses expériences extra-sexuelles. Nous pourrions tous narrer nos diverses rencontres. Pour certains elles finissent souvent au creux d'un lit. En près de trois cent cinquante pages Renaud Camus ne sait démontrer que cela et rien d'autre. Le contact humain se limiterait-il à un simple acte sexuel ? Où se cache l'amour dans tout cela ? Je veux parler du vrai amour, celui du cœur. Les hommes seraient-ils dépourvus de toute personnalité, de toute sensibilité ? La clientèle des night-clubs ne reluit pas d'un intérêt particulier. Néanmoins, pour ma part, je me refuse de croire que ce petit monde de la nuit se repait exclusivement de sexe et de plaisirs charnels. Je crois qu'il s'agit d'une erreur fondamentale de présenter l'homosexualité et les homosexuels sous un ang'le aussi limité. Après le cliché de la « folle délurée » voici qu'un nouveau stéréotype d'homophile est créé : celui du « Macho Man », du « super-viril » au torse abondamment velu et portant barbe ou moustache. Adieu **La cage aux folles !** Même si je réprouve l'aspect caricatural de la pièce et du film les protagonistes ont au moins le mérite d'être plus attachants que M. Camus et ses conquêtes. Ces derniers sont superficiels et dénués de tout intérêt, la banalité et la pauvreté des dialogues le démontrent bien. Les aventures se suivent et se ressemblent... En trente pages tout est lu et

(1) Editions Mazarine. Prix : 59 F.

relu ! Quant au parler cru je préfère encore et de loin celui de Tony Duvert car il conseve une certaine poésie. Dans **Tricks** il fait figure de vulgarité.

Reconnaissons tout de même un mérite à cet ouvrage. Il s'agit de la préface de Roland Barthes dont je me contenterai de citer ces deux extraits : « L'homosexualité choque moins, mais elle continue à intéresser ; elle en est encore à ce stade d'excitation où elle provoque ce que l'on pourrait appeler des prouesses de discours. Parler d'elle permet à ceux — qui n'en sont pas — de se montrer ouverts, libéraux, modernes et à ceux « qui en sont » de témoigner, de revendiquer, de militer... » Et plus loin il ajoute : « Pourtant se proclamer quelque chose, c'est toujours parler sous l'instance d'un Autre vengeur, entrer dans son discours, discuter avec lui, lui demander une parcelle d'identité : « Vous êtes... — Oui je suis... » Au fond peu importe l'attribut ; ce que la société ne tolérerait pas c'est que je suis rien, ou, pour être plus précis, que le quelque chose que je suis soit donné ouvertement pour passager, révocable, insignifiant, inessentiel, en un mot impertinent. Dites seulement « Je suis » et vous serez socialement sauvé. » Ces quelques lignes valent bien mieux que tout le livre. Voilà de quoi faire méditer bien des homophiles !

FLORÉAL DURAN.

PIERRE NOUVEAU.

ROBERT MERLE

EN NOS VERTES ANNÉES

« Avec un personnage fascinant »

Ed. Plon — 514 p. — 56 F

LES CINQ GIROUETTES

de JEAN-LOUIS BORY.

Cambacérès vu par Jean-Louis Bory... il y là, on en conviendra, de quoi précipiter tous les Arcadiens chez leur libraire ! Le peintre et le modèle se retrouvant du même côté de la carte du Tendre — côté mauve, bien entendu — tout était réuni pour que ce livre fût un feu d'artifice (1).

Est-ce à dire que cette attente soit totalement satisfaite ? Je n'irai pas jusque-là. Certes, les fusées ne manquent pas, ni les formules brillantes, ni les trouvailles de style ; mais ce Cambacérès ressemble décidément trop à un fantoche pour qu'il soit convaincant.

On a l'impression que Bory n'a pas aimé son personnage ; pis : qu'il ne s'est pas vraiment intéressé à lui. Sous prétexte que l'Archichancelier (Tante Turlurette pour les intimes), a plusieurs fois retourné sa veste politique et qu'il a évité autant que possible de se « mouiller » trop dangereusement dans les événements de la Révolution, Jean-Louis Bory en fait une girouette grinçant à tout vent et un symbole de lâcheté et d'opportunisme. Possible : mais alors on n'en fait pas un livre. De l'homme Cambacérès, nous n'avons ici qu'une silhouette, même pas : une caricature. Pourquoi diable, cher Jean-Louis Bory, avoir choisi un tel sujet, si vous vous sentiez si peu d'affinités avec lui ?

L'auteur prévient honnêtement son lecteur qu'il n'est pas historien ; le lecteur s'en aperçoit bien lui-même, par exemple en lisant (p. 198) que, le soir du sacre, Napoléon regagna les Tuileries par la place de la Concorde « où l'obélisque arborait une brillante étoile ». L'obélisque en 1804 ? Il y a un peu de désordre dans les fiches, on dirait...

Tout au long du livre, Jean-Louis Bory a adopté volontairement un style ultra-moderne, plein d'allusions aux réalités d'aujourdhui et d'anachornismes impertinents. Le procédé est drôle parfois, piquant à l'occasion, mais conduit à de singulières erreurs d'appréciation historique. La pire faute pour un historien, a dit (à peu près) Taine, c'est de juger les hommes du passé avec les idées du présent. De cette

(1) Jean-Louis Bory : *Les Cinq Girouettes, ou Servitudes et Souplesses de Son Altesse Sérénissime le prince Archichancelier de l'Empire, Jean-Jacques-Régis de Cambacérès.* Ed. Ramsay (Collection Vie Antérieure), 1979, 266 p. Prix : 47 F.

faute, Bory fait un procédé ; cela ne la rend pas excusable. Napoléon ou Cambacérès vus par un romancier de 1979 de sensibilité socialiste, c'est peut-être amusant, mais c'est un jeu totalement gratuit et, en somme, de peu d'intérêt pour nous apprendre qui étaient, en réalité, le Corse et le Montpelliérain tels que les connurent leurs contemporains.

En tout cas, Bory est au meilleur de sa forme pour la vigueur du style, le pittoresque de l'expression et la méchanceté des formules ; la solennelle et compassée Altesse Sérénissime Tante Turlurette en aurait mis sa perruque de travers, à se voir ainsi bousculée et houspillée. A moins que... qui sait ? elle n'ait aimé ça au point d'en redemander...

MARC DANIEL.

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

*
**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE
VOUS SERA RÉSERVÉ

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS
Téléphone : 700-54-53
Métro Bastille ou Ledru-Rollin

*
Retenir sa table
*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours,
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues
servies avec gentillesse,
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION
d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS
Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN
87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel
60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN
54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola
40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

TOUS VOS PROBLÈMES ÉLECTRIQUES

Installation — Dépannage — Luminaire

résolus en les confiant à

PATRICE GILLERY

3, rue d'Olivet - 75007 PARIS

Tél. : 673-29-13 - 500-18-38

*

DEVIS GRATUITS

VOTRE ASSUREUR | incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

MICHEL ET JEAN-PIERRE

vous réservent

LE MEILLEUR ACCUEIL A L'

HOTEL DU LYS *NN

67 bis, rue Dutot, 75015 Paris

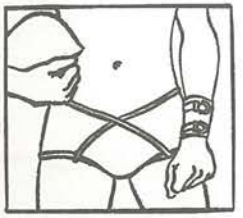
Tél. : 783-24-29

Métro : Pasteur ou Volontaires

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc

*

Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

Boy's Cuir

Boîte Postale : N° 33
13005 - MARSEILLE
CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition

*

* Boutique de Vente, 37, rue Mazagran, 13001 Marseille. *

DU NOUVEAU !

AU CLUB
D'ESTHÉTIQUE

Salvatore

ouverture
d'un salon
de coiffure

prothèse
capillaire

soins du visage
et du corps

Consultation gratuite

PRIX MODÉRÉS

18, RUE DES MESSAGERIES
PARIS 10e

Métro Poissonnière
Parking privé

Tél. : 824-60-12 - 824-48-61

Sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 à 19 heures

Cadre agréable et masculin
ambiance relaxante